

Jean-Paul Damaggio

**Avec Pepe,
controverse à Valladolid**

Tome 1

(version internet)

Editions La Brochure
82210 Angeville
juin 2016
ISBN : 978-2-37451 0095
Plus de renseignements
sur <http://la-brochure.over-blog.com>
<http://viedelabrochure.canalblog.com>

Voici venu le temps de lutter pour ce qui est dû
et non plus pour ce qui devrait être dû.

Si douter est vital,
Douter de ses doutes est mortel.

Avertissement
Les personnages, qui apparaissent dans ce roman sous leur identité,
n'ont pas pour fonction de renvoyer au réel.
Chacun n'est ici qu'un produit de la littérature.

Du jeudi 3 au jeudi 10 juin 2010

Quand, début juin, Pepe, bien installé à Sante Fe USA, annonce son départ pour une petite semaine à Cancún, chacun de ses amis ne pense qu'à un simple besoin de revoir la mer, son élément premier du temps où il vivait à Barcelone.

Or, en guise de douceur marine, pas plutôt l'atterrissage achevé dans la célèbre ville mexicaine, la douane franchie, et après le changement de dollars en pesos, il sort de l'aéroport, prend un taxi direction le centre-ville, où il descend devant la magnifique gare routière à l'immense verrière, achète un billet pour, après une faible attente, monter dans un bus ADO, en route vers une cité coloniale de l'intérieur des terres, Valladolid.

Sur la route, qui de l'aéroport conduit au centre ville de l'ancien village de pêcheur, il découvre la magnificence architecturale du Cancún hôtelier. Le chauffeur de taxi lui explique que cette zone du tourisme est le royaume du suicide à haute dose, suicide de travailleurs écoeürés par l'écart entre leur situation et celle des gens qu'ils servent, adeptes du voyage «tout compris» !

Vers Valladolid le paysage est tout différent : deux heures de temps à découvrir un univers rural monotone à souhait jusqu'à ce que le bus se faufile dans les rues, pénètre dans le *Terminal*, et quand Pepe en sort, le coup de foudre ! Il reçoit en pleine figure un air revigorant, une langue qui est la sienne, une ambiance qui l'électrise, une odeur pleine de sens, en se disant à lui-même : « je rentre enfin chez moi ! ». Depuis tout petit, il croyait ne jamais rentrer chez lui !

Au coin de la rue, juste avant midi, un Maya, assis sur le trottoir, brun et petit, vend la presse locale comme on la vendait dans son enfance à Barcelone. Pepe s'avance doucement, trainant sa valise à roulettes, et s'adresse au vendeur :

— Quel journal me conseillez-vous ?

Suite à cette question inhabituelle, l'homme le dévisage, l'étudie dans ses moindres détails (surtout son absence de chapeau) et répond :

— Vous m'avez dit quelque chose ?

— Oui, quel journal me conseillez-vous ?

— Pour vous, ce sera *Por esto* !

Pepe sort de sa poche les quelques pesos nécessaires (en achetant le billet de bus il avait fait de la monnaie) et, tout en payant, ajoute une nouvelle question :

— Y a-t-il un homme de cette ville auquel vous tenez ?

— Manuel Vázquez Rivero, et vous comprendrez en lisant le journal, répond-il aussitôt.

Le petit format de *Por esto* ! (rien à voir avec celui US du *Diario de Yucatán*) lui permet de le plier et de le glisser dans une poche de sa belle veste, puis, reprenant sa valise, il continue sa marche vers l'hôtel. En passant devant une boulangerie (les USA ne sont pas un pays, par manque de boulangeries), grande ouverte sur la rue, il s'approche des présentoirs et de la caisse, juste pour le plaisir de sentir le pain frais et acheter quelques biscuits - le faux repas d'*United Airlines* l'ayant laissé sur sa faim. Il

commande et, tout en le servant, le jeune employé, ayant repéré un touriste, surtout à la valise, lui demande s'il vient de France :

— Non, je viens d'Espagne, de Barcelone plus exactement, dit-il en mentant.

— J'aurais préféré servir un Français, rapporte le jeune homme.

— Parce que l'homme auquel vous tenez tant est un Français...

— C'est à la langue que je tiens, à la langue de ce pays. Depuis des années, je l'étudie grâce à des cours du soir et, quand un touriste passe, j'aime échanger quelques mots pour tester la qualité de mon accent.

— Parlez-moi en français, les Catalans sont plus Français qu'Espagnols !

Pour le plaisir du jeune commerçant, ils entament une petite discussion en français. Il lui évoque la fête du soir, aussi Pepe veut savoir aussitôt, si une maison n'est pas à louer dans le quartier, et l'employé tout heureux lui promet une réponse dès le lendemain.

Dans cette rue aux multiples couleurs, Pepe, malgré son grand âge, marche sans peine jusqu'au *zócalo* proche, fourni en arbres, et jusqu'à l'hôtel où il a retenu une chambre. Il monte au premier étage (le deuxième aux Amériques), entre dans un lieu parfait, avec un immense miroir surprenant, dépose ses bagages puis, pour attendre la fête du soir, se dirige vers la cathédrale située en face de l'hôtel, où, devant le magnifique bâtiment, trois taxis, marqués par l'histoire, regardent le temps passer. Il monte dans le premier de la file, une modeste Nissan, direction le *pantéon* comme ils disent. Le cimetière, au bout de la longue *calle 41*, est exactement comme il l'imaginait. Là, sous la chaleur tropicale, ça sera sa dernière demeure. Il rentre enfin chez lui ! Sans aucune estime pour les mœurs nouvelles, faites d'incinération et de dispersion des cendres, Pepe souhaite laisser une plaque, pas forcément une plaque à son nom, mais une plaque disant comment il est passé de vie à trépas, comment il a mangé de vie à trépas, car, de leur existence, cette plaque est le seul luxe possible offert aux gens du peuple. Mais oui, une plaque en marbre à installer même avant son décès !

Suite à cette courte visite au cimetière, il retrouve le chauffeur de taxi à la merveilleuse moustache mexicaine, qui l'attend ; celui-ci se montre curieux de savoir pourquoi, quelqu'un qui débarque dans un hôtel de la ville, désire aussitôt en visiter le cimetière. Sur le chemin de retour vers le *zócalo*, il ose une question : « Viendriez-vous d'un monde où on fête les morts à un moment autre que le 1^{er} et le 2 novembre ? » Pepe s'arme d'un brin d'ironie pour répondre : « Mon gouvernement m'a chargé d'inspecter les cimetières du monde pour vérifier que ne s'y cachent pas des terroristes ! ». « Vous habitez quelle rue à Washington ? » déclare le chauffeur amusé.

— Y a-t-il un homme de cette ville auquel vous tenez ? dit Pepe au chauffeur.

— Il s'appelait Pánfilo Novelo, précise le moustachu, après un temps de réflexion.

— Il s'appelait ?

— Il a été tué le 9 janvier 2002. Pour revenir jusqu'à la cathédrale, on peut passer devant son école désormais à son nom, le détour est minime.

— Faisons le détour.

Le détour valait la peine : le chauffeur s'est mis à pleurer et le reste du trajet s'est déroulé en silence.

A l'hôtel, dans sa sympathique chambre, Pepe ouvre le journal qu'il a acheté, où la fête des pères fait la *Une*. Largement célébrée, à la grande joie des boutiques d'habits, de téléphones mobiles et autres objets, le journaliste Manuel Vázquez Rivero y mentionne que le secteur alimentaire en profite pour des promotions de 30% sur les prix, sauf que certains magasins sonorisent leurs publicités au-delà du normal et

provoquent quelques plaintes, surtout contre “Súper Willy’s”, le champion en la matière. Pepe se demande comment ça peut augmenter le chiffre d'affaires puisque le client et le serveur ont du mal à s'entendre ! Deux autres magasins d'habits, “Santory” et “Novomoda” ne sont pas en reste, se sentant obligés d'écraser le voisin à coups de décibels !

Le soir même, la fête annuelle honore par une reconstitution historique, les révoltés des 3 et 4 juin 1910, et la Valladolid insurgée, la Valladolid libérée de la dictature de Porfirio Diaz, ce qui donne ainsi à Pepe l'occasion d'entrer directement dans l'histoire de la ville. Pour beaucoup d'habitants, ce moment marque aussi l'anniversaire plus ancien de la fondation de la cité coloniale, par la plantation d'un Ceiba (Yaxè-ché en maya), une coutume millénaire de ce peuple. Etrangement, cette cérémonie est fondée sur les rituels, non des colonisateurs mais des colonisés !

Honneur donc aux divinités Yum Tsiles et aux offrandes classiques avec le saká.

Pour cette fête culturelle du 3 juin qui constitue un immense anniversaire (un centenaire !), certains attendaient – mais ce fut en vain – la comédienne “Chepita”, dont le nom réel et royal (en espagnol **real**) est Salomé Sansores López, connue comme “cacatúa de la papaya fresca de Umán”. Chepita a donné vie, dans le théâtre régional, à un des personnages les plus aimés du public yucatèque.

Dans l'incroyable pièce de théâtre, même sans Chepita, les acteurs représentant Maximiliano R. Bonilla et Ruz Ponce, chevilles ouvrières de la révolte se dépensent sans compter : le premier héros est un survivant exemplaire d'une sanglante action précédente, à Mérida ; le deuxième un rédacteur appliqué de ce texte revendicatif :

« Ce peuple qui tous les jours sent sur ses épaules les coups de fouet du caciquisme ne peut supporter plus longtemps l'arbitraire d'un dictateur... »

Le 10 mai 1910 est signé le plan de Dzelkoop, du nom du petit village où il a été élaboré. Préparatifs, organisation, revendications politiques, tout y est soigneusement décrit pour, le moment venu, construire une action sensée et durable.

La nuit du 3 juin 1910 sonne l'heure de la révolte. Tout comme la reconstitution, elle commence Place Santa Lucia, quand Ruz Ponce et José E. Kantun prennent possession de la gendarmerie où ils font prisonniers les occupants et récupèrent quelques armes. En même temps, Claudio Alcocer et Atilano Albertos affrontent le plus gros morceau : la garde nationale. Là aussi, succès complet. Au bruit des coups de feu, Felipe de Regil, le chef politique de la ville, un des modèles réduits du Porfirio Diaz maître du pays, sort de chez lui, sans imaginer qu'il signe ainsi son arrêt de mort.

Le 4 au matin, des insurgés aux anges !

La population apporte toutes les armes possibles et imaginables aux dirigeants de la révolte pour tenir, face à l'armée extérieure, aussitôt en marche au nom de l'Ordre.

Sous l'effet d'un enthousiasme sans borne, les habitants de Valladolid, les *Vallisoletanos*, tiennent dix jours, le 14 juin étant la date fatidique de leur échec avec la longue liste des révolutionnaires morts et fusillés : parmi eux, Maximiliano R. Bonilla, Atilano Albertos et José Kantun.

Claudio Alcocer et Ruz Ponce s'échappent et se réfugient chez les rebelles mayas du Quintana Roo qui, depuis la révolte des castes en 1847, vivent à part. Les Mayas les accueillent à bras ouverts mais à condition qu'ils restent sur le territoire qu'ils occupent.

En 1848, le Yucatán a été traversé par trois guerres : une guerre interne au système qui oppose les caudillos de Campeche et Mérida, une guerre entre une partie du Yucatán et Mexico, et une guerre entre les caudillos et les Mayas. C'est beaucoup sur

un tel espace ! A un moment, une partie des caudillos, pour échapper au pouvoir de Mexico, ont voulu vendre leur presqu'île à la Grande Bretagne ou à l'Espagne qui ont refusé. Les USA venaient de vaincre le Mexique à qui ils ont versé des dommages de guerre et ne pouvaient donc appuyer les velléités d'indépendance du Yucatán. Cette révolte des Mayas a duré de 1848 à 1908, date à laquelle les derniers insurgés ont été assassinés à Tulum. Désignée sous le nom de guerre des castes, elle aurait plutôt mérité le nom de guerre des classes.

Après 1910, Ruz Ponce s'ennuyant chez les Mayas et, impatient de poursuivre la révolution, s'échappe sans penser qu'en représailles, les Mayas tueraient son ami Alcocer. A cause de cette exécution, la moustache pointue d'Alcocer s'est faite légende. Pourquoi le peuple a-t-il besoin de martyrs ?

Pepe suit le spectacle sans sentir sa fatigue. Avec l'appui de deux cents acteurs, la fête annuelle met en scène la victoire des insurgés avec un enthousiasme qui émeut le visiteur. **Tierra y libertad**, le slogan plein d'avenir, s'inscrit sur tous les drapeaux. Pepe avait les larmes aux yeux quand plus tard il racontera la scène à Muriel, Josep et Carlina.

*

Juin, mois du mauvais temps. Par chance, Pepe n'est pas refroidi par les trombes d'eau, les tempêtes, les inondations de rues qui expliquent la hauteur des trottoirs.

Le lundi 7 juin 2010, sur le *zócalo* de Valladolid, au siège de la mairie, Pepe entreprend les premières démarches. S'installer définitivement en ville, voilà sa nouvelle obsession. L'employée en charge des concessions au cimetière s'étonne qu'un habitant de Santa Fe USA veuille s'acheter une place dans le *pantéon* de sa modeste ville, mais prend sur elle d'en retenir le principe, en attendant que l'homme élise domicile. La ville travaille à un jumelage avec Asheville de Caroline du Nord, donc l'employée se dit que peut-être on le sollicitera pour expliquer comment on vit aux USA afin de faciliter la rencontre entre les habitants des deux cités. Du côté d'Asheville ils doivent déjà bien connaître le Sud du Mexique car ils sont aussi jumelés avec San Cristóbal de las Casas.

Pepe entre enfin dans la cathédrale San Servacio ou Gervacio. Devant, des dames vendent des épis de maïs et des objets religieux. Les deux tours symétriques en façade ont trois étages avec, entre, une splendide horloge du XIXème siècle aux chiffres romains, la seule qui ait donné l'heure dans la ville pendant des décennies. Une porte magnifique, encadrée de deux pilastres plateresques, entourée d'arabesques, avec des pierres travaillées, une corniche en hauteur, l'écusson du premier Bourbon d'Espagne Felipe V. A l'intérieur, sur un mur parfaitement blanc, un retable en trois parties avec des motifs végétaux qui amoindrissent un peu l'image douloureuse d'un immense Christ sur sa croix, image aussi amoindrie par un ange très grand et si doux. Un canon, qui en 1848 a permis au colonel J. J. Méndez de récupérer la ville tombée aux mains des Mayas, rappelle que l'église est du côté du pouvoir. La surprise tient à la présence d'une statuette du Niño Jesús de Santa María de Atocha, surprise car on le sent si heureux ! Cette statuette n'est devenue une vedette que depuis les années 1830 ! Dans cet intérieur lumineux d'autres statuettes, fortes en couleurs, grâce à des décorations de roses, complètent le tableau. Dans la salle, deux rangées de bancs. Une coupole blanche. Une anomalie : la seule église de tout le Yucatán orientée au nord, pour la punir d'un événement grave qui s'y est produit autour de 1700 ! Par ça il a fallu en reconstruire une partie !

Trois jours après la démarche à la mairie, grâce au jeune boulanger, Pepe dégote derrière la cathédrale, face à un bâtiment où a vécu une célèbre musicienne, un vaste

rez-de-chaussée, pour lui, son ami Josep et sa compagne Carlina. Un patio, et autour du patio, les habitations indispensables. Il imagine ses deux amis heureux de venir y déménager. Pas seulement pour les possibilités gastronomiques nouvelles !

Au cours des discussions à la mairie, il a la confirmation qu'à Valladolid comme partout dans le Yucatán, le 16 mai, des élections municipales ont eue lieu, élections qui ont assuré le retour du PRI à la tête de Mérida, ville gouvernée depuis vingt ans par le PAN. Ce renversement de situation signe-t-il une victoire d'un PRI nouvelle version, aux futures présidentielles de 2012, un PRI plus honnête, plus sérieux ? Le Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI) a dirigé le Mexique pendant soixante-dix ans puis en l'an 2000, le Parti d'Action Nationale (PAN), plus à droite a gagné. Ce basculement avait eu lieu dix ans avant au Yucatán. Bref, en 2010, la victoire du PRI a été totale dans le Yucatán, y compris à Valladolid où pourtant le sortant PRI, qui ne se représentait pas, Mario Peniche Cardenas, traînait pas mal de casseroles vraies ou fausses, de nature à porter tort au jeune remplaçant Gonzalo Escalante Alcocer. Un autre Alcocer. Cette victoire (le dernier meeting du PRI a rassemblé quatorze mille personnes sur la place centrale de Valladolid) a donné plus de retentissement à la fête du 3 juin ! Ce jour-là, Ivonne Ortega Pacheco qui gouverne le Yucatán pour le PRI est passée en ville. « Changer Valladolid en nouveau pôle de développement de sa région » a-t-elle déclaré avant d'ajouter : « Je peux affirmer avec orgueil que Valladolid a beaucoup donné au Yucatán mais cette tendresse pour la ville doit produire plus que des belles paroles, des actes. » Comme tous les nouveaux élus, elle se propose d'apporter un soutien massif à l'agriculture. Pepe est très sensible à son charme de femme debout.

Au cours du séjour à Valladolid, Pepe a rencontré un admirateur de son frère Manuel, un journaliste soucieux de bonheur et père de famille attentif à l'exception. Pepe a peu connu ce seul frère qu'il détestait presque. De toute façon, échanger ne conduit nulle part sauf à supposer qu'on a quelque chose à échanger, or Pepe, depuis toujours, cherche surtout à apprendre.

*

A l'aéroport d'Albuquerque, en sortant de l'avion le ramenant à Santa Fe, sa fille et ses amis qui l'attendent avec une impatience débordante, se doutent de quelque chose, sans imaginer un déménagement aussi rapide, déjà réglé dans les moindres détails, personne n'ayant eu son mot à dire. Pepe a beau expliquer qu'il suffit de mettre le pied dans cette presque-île pour tomber sous le charme, Josep et surtout Muriel se sentent rongés par quelques doutes. Elle, qui a mis tant de temps à le retrouver pour vivre avec lui, ne voit pas d'un bon œil son départ, d'autant que son propre travail lui interdira d'aller lui rendre de nombreuses visites. Sa confiance envers Josep, qui comme Carlina accepte de vivre à Valladolid, est totale. Cependant, pour un vieux monsieur sujet à diverses maladies, comment espérer obtenir de bons soins, loin du pays le plus développé du monde, les USA ?

— Tt l'hôpital, lui dit-elle, as-tu seulement visité l'hôpital avant le cimetière ?

— Pas avant, mais après oui, réplique un Pepe décidé à tout pour amuser la galerie. De la fenêtre de l'hôpital, les malades ont une vue splendide sur des jeunes jouant au plus beau jeu du monde, les cerfs-volants. Si tu n'es pas rassurée, je t'indique qu'avec un peu d'argent, il est préférable d'aller à la clinique située juste à côté !

— Je n'aime pas *los mariachis*, Pepe, tu le sais, je préfère les tangos, mais on va te suivre... insiste Josep avec quelques trémolos dans la voix.

— Au Yucatán, *los mariachis* sont rares, par contre je t'assure que nous y entendrons de belles interprétations de *La Cieguita*, répond avec un sourire Pepe.

Muriel a hésité avant d'avouer sa crainte la plus colossale, *el Yunque*. Paco Ignacio Taibo II et *le Sub* ont eu la mauvaise idée de révéler dans un roman, que Pepe a participé, juste avant la mort de son frère, à quelques recherches concernant Morales. Une triste affaire qui concerne ce groupe d'extrême-droite appelé *el Yunque* doté de quelques entrées dans les coulisses du pouvoir mexicain actuel.

— Pepe, *el Yunque* peut-il t'oublier ? ose enfin Muriel à l'adresse de son père.

Celui-ci s'assombrit et déclare que pour lui, Morales et cette enquête sans lendemain, sont sortis de sa mémoire.

— Mon rôle a été si minime qu'ils ont dû me sortir des fichiers sinon ils se seraient rappelés à mon bon souvenir dès mon premier voyage.

— Un homme de passage ne représente pas le même danger qu'un résident !

— Le vrai danger est toujours venu de l'intelligence de mon frère. Moi, je suis un zéro en chiffre ! De plus je ne vais pas dans la capitale !

— La capitale est une chose et *el Yunque* une autre ! Demande conseil à Paco avant toute décision.

— Dans ce cas *el Yunque*, en serait aussitôt informé – Paco devant toujours vivre sous haute surveillance – et il aurait toutes les raisons de se méfier de moi !

Que répondre à un homme ayant réponse à tout ? Sa fille ne peut s'empêcher, avec presque des larmes dans les yeux de lui demander :

— A Santa Fe, tu n'es pas bien ?

Elle lui donne une pension qu'il a bien le droit de gérer à sa façon, donc elle a posé la question sur un ton neutre, juste pour comprendre, sans chercher à le retenir.

Pepe a été heureux deux ans dans cette ville des USA, la plus mexicaine du pays, heureux de vivre enfin avec sa fille, puis avec l'inoubliable Josep quand il l'a retrouvé, mais au fil des jours, le peuple lui a manqué ! La ville révèle vite son côté artificiel ! Si dans artificiel, il y a art, il s'agit d'un art de cour, d'un art de convention, d'un art convenable. Muriel vit dans un beau quartier ; dans la maison d'à côté, Pepe partage quatre pièces avec Josep et Carlina. Ils sont à deux pas d'une boutique avec des journaux rares, où il est possible de prendre le café très tôt le matin. On y trouve même une revue marxiste pour intellectuels savants. Elle ferait presque regretter à Pepe la perte de sa bibliothèque. Le numéro de *Lapham's quarterly*, de ce trimestre hivernal, concerne la religion (chaque numéro a un thème qui rassemble des articles historiques sur le sujet) et il reprend un texte d'un théologien protestant allemand Friedrich Schleiermacher, qui, dès le début des USA, a compris le rapport original que les pères fondateurs et les clergés y entretenaient avec le pouvoir politique. Ce dernier, dominant toutes les religions, elles ne pouvaient s'entredéchirer pour accéder au pouvoir, d'autant que le pouvoir s'affichait religieux ! L'Etat dominant les religieux, toute séparation aurait été un contre-sens !

La promenade le long de *Canyon Road*, un route toute proche, sans lien avec un canyon, aurait dû l'enchanter, vu la tonne d'œuvres artistiques qui se concentrent là, mais il est agacé par cet univers petit-bourgeois.

Pour aller au centre ville, une marche à pied lui suffit, mais franchement, sans voiture aux USA, tu es prisonnier de ton corps vu les distances, et celui de Pepe vieillit. Même les colonnes de piments rouges attachés avec du raphia, qui ornent les maisons, et qui au début lui plaisaient tant, par leur côté populaire, le fatiguent tous les jours davantage. Quant à cette architecture en adobe, la marque de l'élégance de la ville, elle cache trop de féodaux, de prétentieux, d'esprits si supérieurs qu'ils s'imaginent marcher avec des échasses ! De plus, Pepe étant en âge de penser à la

mort, il souffre par avance à l'idée d'avoir sa tombe dans l'immense et impersonnel cimetière de Santa Fe. Aux USA, les autorités ont peur des morts qui dérangent, en conséquence, même à Santa Fe, où le passé aristocratique aurait pu transposer au cimetière les différences sociales des caveaux français, tous les morts s'alignent dans l'herbe verte comme dans un cimetière militaire. Les Etatsuniens ne dépensent guère d'argent en fastes funéraires. Pepe n'envisage pas une tombe glorieuse mais une vraie plaque sur un mur à côté d'autres plaques dans un cimetière où on se promène à pied et non en voiture !

Josep et Carlina ayant quelques économies, Pepe sa pension, pour la première fois ils n'ont plus rien à craindre du futur, il leur suffit de l'assumer ! Pour une fois, partir ne sera pas une fuite, mais une arrivée ! N'ayant aucune couverture sociale, s'ils sont malades ça sera de toute façon moins cher au Mexique !

Les valises sont d'autant plus vite bouclées que de son côté Pepe ne tient à prendre que le strict minimum. Valladolid n'est pas à 2200 mètres d'altitude comme Santa Fe, donc il achètera des habits mexicains, et question «livre» (son ancienne folie), si pour aller de Barcelone à Nueva York il en a conservés beaucoup (grâce à une combine de sa fille), si ensuite de Nueva York à Santa Fe il en a abandonnés beaucoup, il ne prendra, pour le Mexique, qu'un seul livre en deux tomes, et en français qui plus est, des « Cahiers » d'Albert Camus qui rassemblent des écrits de jeunesse de cet homme! Il conserve par contre, précieusement, une page photocopiée chez l'ami journaliste de Valladolid.

— Là-bas, dit Pepe, mon frère Manuel a eu son heure de gloire. Au Mexique il avait plein d'amis, du grand Paco au sous-commandant, et les journaux se disputaient très souvent ses articles. L'un d'eux, *Nexos*, pour le nouvel an de 2003 - et Manuel n'en aura plus à fêter -, a demandé à quelques plumes d'expliquer ce qu'était le bonheur pour eux. Manuel, déjà par le titre, s'est distingué : *Pour une socialisation non excessive du bonheur !*

Généralement Manuel écrivait sur *La Jornada* mais le journal arrive très mal au Yucatán. Par contre, comme *Nexos* est un mensuel, l'homme qu'il a croisé, y était abonné pour pas trop cher. Dans sa collection, il a sorti avec amour la page de l'article qu'il lui a été photocopié.

« Le bonheur était considéré par les moralistes matériels ou concrets comme le bien suprême et inversement, les moralistes religieux, le considérant venu du ciel ou de l'enfer qui s'en suivit, se sont efforcés depuis des millénaires de refuser toute possibilité de bonheur dans ce monde. La vie est douleur, sentenciant Tomás de Kempis dans son *Imitation du Christ* et Maruja Torres, de sa condition de victime du terrorisme religieux franquiste, a assumé, en plus d'une occasion, que nous sommes venus dans ce monde pour souffrir. Les moralistes religieux s'activent entre le Tout et le Rien et à partir de l'impossible félicité sur terre, aspirent au bonheur Total seulement réalisable dans le ciel par la contemplation du Tout Puissant, sans avoir à l'esprit que, dans le ciel, on trouve non seulement Dieu, mais aussi tous les justes, pour aussi lourds que discutables qu'ils soient, et par exemple l'empereur Constantin, Pie XII, Saint Paul, Franco, Eisenhower et la famille Bush au grand complet. Et pour toute l'éternité. Ne l'oublions pas. »

Manuel était laïque jusqu'au bout des ongles, Pepe a mis longtemps à le comprendre, tout comme il doutait de son sincère amour pour Eliot qu'il explique ici :

« Pour les êtres humains qui n'aspirent pas au bonheur placide des philosophes ou au bonheur totalitaire et dangereux des religieux, il deviendrait urgent de donner au concept, des possibilités de plaisir et de plénitude plus généralisables, comme par exemple écouter « *Ponme la mano aquí ma Corina* » dans la bouche de Chabela

Vargas ou participer à la communion des saints des adeptes des clubs de football en lien avec leurs victoires, ou regarder un coucher de soleil sur une large rivière, ou lire jusqu'à la tombée de la nuit et en l'hiver voyager vers le sud, projet du bonheur selon Eliot qui m'a toujours ému par son ingénuité d'homme du Nord.»

Combien d'hommes du nord rêvent le sud ? Puis, dans l'article, le détour par le marxisme s'impose :

« On ne peut pas non plus oublier que si le bonheur a été la conquête de quelques postmarxistes, par exemple Agnès Heller, en liant la vie historique et quotidienne dans le lumineux projet du bonheur, trop de tolérance sur ce point est propice au bonheur canonique de la consommation et, d'autant plus que cette voie est facilitée, quand le sort des artistes et des peuples dépend d'une banalisation excessive de la félicité. »

La socialisation du bonheur, pour être non excessive, avait besoin de cette pirouette : « Souvenons-nous comment un citoyen argentin, Palito Ortega, fut sur le point d'être président de la République sans autre mérite que d'avoir chanté une chanson dédiée au bonheur, et dotée de rimes si intériorisées comme celle-ci :

La felicidad, a, a, a, a /

De sentir tu amor, o, o, o, o. »

*

Huit jours après le retour de Pepe, l'heure de la séparation sonne et les trois voyageurs font leurs adieux à Muriel dans l'aéroport d'Albuquerque. A Cancun, Pepe guide ses deux amis jusqu'à Valladolid par un chemin qu'il connaît bien à présent et dans le bus, juste avant d'arriver il confie à Josep, le fond de sa pensée :

— Je ne l'ai pas dit à Muriel, pour ne pas l'inquiéter mais c'est bien *el Yunque* qui me pousse vers le Mexique et j'ai donc choisi Valladolid ! Je savais dès le début du mois de mai, qu'au Yucatán, le PAN allait y subir sa première défaite électorale depuis des années. Ortega Pacheco, du PRI, a remplacé Patricio José Patrón Laviada, du PAN donc, *el Yunque* lancera la contre-offensive, avec l'appui du président Calderon, en prévision de la désignation du candidat de ce parti pour la présidentielle de 2012. Avec l'épouse du président, membre d'une autre secte d'extrême-droite, *el Yunque* a infiltré fortement les structures politiques et économiques du pays, mais en même temps, il est concurrencé par une autre forme d'extrême-droite, le Crime organisé. En souvenir de Manuel, j'ai voulu continuer cette action – pour la première fois j'ai goûté à la vie -, j'ai décidé, non de retrouver un dossier sans suite, mais d'ouvrir un chantier de recherche afin de déterminer si l'extrême-droite a une âme ! Oui, une question curieuse chez moi, mais une question moderne ! Le journaliste Alfredo Delgado en publiant en 2003, *El Yunque: La ultraderecha en el poder* puis en récidivant en 2005 avec *El Ejército de Dios: Nuevas revelaciones de la extrema derecha en México* a fait un travail unique. Quand je parle d'âme, je pense à cette petite rivière que, naturellement, à Santa Fe, ils ont appelé *animas*, car elle est l'âme de la première forme prise par la ville, ce qui lui a donné vie. Que les religieux se soient emparés de l'âme, ne nous dispense pas, à nous les laïques, de la remettre sur ses pieds, surtout quand les religieux prennent la forme du *Yunque* contre l'Etat laïque du Mexique. A Puebla, leur fief, ils tentent de grignoter des pouvoirs en cherchant à imposer le catéchisme à l'école publique pour ceux qui le souhaitent, au nom de la *liberté* des parents ! La liberté de culte, et celle d'envoyer les enfants au catéchisme, ils l'ont depuis longtemps au Mexique, à condition que ça se passe dans les lieux de culte ! La force de frappe de l'extrême-droite consiste à s'emparer de la liberté. Emparons-nous de l'âme de *l'alma* ! Là où passe le Crime organisé il n'y a plus âme qui vive ! Mon verdict est déjà tombé ? Les Mafieux n'ont pas d'âme ? Pourtant il leur arrive d'aller

prier la vierge pour qu'elle les aide à viser juste, quand ils tirent sur leur cible. Un lien direct entre âme et arme ? Prouvons qu'ils n'ont d'âme, que par la force des armes ! Bref, en mai 2010 le PAN a formé son nouveau Conseil national, un Conseil national de combat avec de très nombreux chefs du *Yunque*, dans le cadre d'une coalition entre les amis de Calderon et cette extrême-droite. Parmi les noms emblématiques, retenons celui du calderiste Santiago Ardavín Ituarte, le directeur général du secrétariat du développement social présidé par Heriberto Félix que Calderon aimerait comme candidat à la présidentielle. Il est le fils de Bernardo Ardavín Migoni, chef général de l'organisation secrète !

Après cette longue tirade, Josep stupéfait, n'a qu'un mot auquel Pepe ne peut répondre, c'est la descente du bus :

— Alma, ce n'était pas le nom de cette femme étrange que tu as rencontrée à Buenos Aires quand tu es parti à la recherche de ton neveu, sans me prendre, et tout en prétendant y avoir rencontré une madame Lissieux ?

— Ta mémoire a tout retenu de nos vies !

— Et le prénom de Muriel pour cette jeune argentine disparue, un signe pour suggérer que tu recherchais ta propre fille ?

Une fois les valises récupérées dans le coffre du bus, ils ont marché vers la place, tourné à droite, puis sont passés devant *l'Hôtel San Clemente, le Domino's*, et quelques pas après la cathédrale, au croisement de la *calle 45*, ils sont entrés sur la gauche dans une maison simple, à un étage, avec un petit jardin devant. Une nouvelle vie allait débiter !

Lundi 8 novembre 2010

Après son court voyage d'agrément dans la péninsule du Yucatán, Pepe nous a téléphoné à Barcelone, dès juin.

- Gregorio, c'est toi ?
 - Pepe, je reconnais ta voix, quelle belle surprise !
 - Pour la surprise, je t'annonce mon déménagement à Valladolid.
 - Tu reviens en Espagne, t'es fou ou quoi ? !
 - Non le Valladolid du Yucatán où j'ai décidé d'installer ma dernière demeure...
 - Oublie le mot «dernière», Pepe, il porte malheur !
 - Je vous invite toi et Encarnación pour deux semaines, du 7 au 21 novembre 2010, afin de vivre au rythme du centenaire de la Révolution mexicaine.
 - Es-tu subitement devenu riche, heureux et mobilisé ?
 - La pension que m'offre ma fille me permet même de réaliser des économies surtout qu'ici, au Mexique, la vie est tout de même moins chère qu'aux USA.
 - Merci Pepe, nous allons tenter de répondre au mieux à ton invitation.
 - Je vais te confier un secret inutile. Un de mes premiers métiers a été instituteur dans l'école d'un vieux quartier. Un de mes élèves était un petit garçon brun et triste aux gestes de vieux sage. Il parlait toujours comme en s'excusant. Un jour, j'ai vu sa mère devant l'école : des gestes de vieille sage et parlant toujours comme en s'excusant. Très jolie malgré ses cheveux blancs. Son fils aurait pu être sorti de n'importe quel coin de son corps. Une mère célibataire à une époque où il n'y avait pas d'explication pour ça ! La guerre, finie depuis longtemps, ne servait plus d'alibi.
 - Pepe, viens-en au fait sinon la communication va te coûter la peau des fesses ?
 - Rien, je suis parti de l'école, et je ne l'ai jamais revue. Nous, on se reverra n'est-ce pas ?
 - Tu peux y compter.
- Le son de sa voix laissait entendre un bonheur nouveau, mais aussi toute une nostalgie profonde, comme si, plus que désabusé, il devenait un homme sans histoire et donc sans passé.

Sachant notre temps de congé limité, il nous a alertés de suite, avant l'été, pour obtenir ces deux semaines de liberté. Toujours mystérieux comme je l'ai connu, il a parlé d'une nouvelle vie, celle de *l'actuelle controverse de Valladolid* !

- Gregorio, me dit Pepe, de l'ancienne capitale espagnole, Valladolid, tu vas passer à une ville simple, modeste et totalement mexicaine.
- Mais pourquoi une actuelle controverse ?
- Au début de la colonisation, les dignitaires de l'église se sont demandé si les Indiens avaient une âme, un débat magnifiquement repris dans le livre d'un Français, un amoureux du Mexique, Jean-Claude Carrière, sous le titre, *La controverse de Valladolid*. Depuis nous savons que l'âme du bon sauvage précolombien était aussi vivante que celle du mauvais sauvage du Rio de la Plata, du moins c'est ce qu'ils pensent en Argentine ! Moi, pour ma dernière enquête je vais inverser le propos.
- Inverser ? dis-je, inverser quoi ?

— Le surréalisme en sous-réalisme, la sur-culture en sous-culture, les élites en peuple, tu me suis...

— Mais non, Pepe, même si j'ai un peu épaissi mes connaissances culturelles depuis ton évasion, je suis le même ignorant et encore une fois tu me parles chinois !

— T'inquiètes pas, tu débarques en ma nouvelle vie, et tout te paraîtra clair !

*

Mon administration pénitentiaire, comme le patron de ma femme, n'ont créé aucune difficulté pour nous accorder le congé demandé, novembre étant le mois creux par excellence, phénomène aux conséquences également agréables pour le montant du prix des billets d'avion. Pepe nous avait dit : « Prenez les billets et je prends tout le reste en charge, votre chambre d'hôtel est déjà payée pour deux semaines ! ».

Encarnación a aussitôt acheté le livre de Jesús Silva Herzog pour tout connaître de l'histoire de la Révolution mexicaine. Elle lit à une vitesse qui m'étonne toujours, et elle m'a régulièrement résumé les épisodes phénoménaux de ce tournant dans l'histoire mondiale ; le livre n'oublie pas de raconter les étapes antérieures à la Révolution avec une référence aux révoltes de Valladolid de juin 1910 !

Comme je trainais toujours avec moi le manuscrit racontant une partie de la vie de Pepe, j'ai pensé égoïstement que j'allais pouvoir y ajouter, au Mexique, un autre chapitre, tout en faisant un beau voyage. De son côté, Encarnación ayant déjà visité la capitale Mexico, voyait plutôt d'un bon œil une destination comme Cancún et le Yucatán, une zone plus tranquille que l'énorme mégapole.

Quant à la fameuse controverse évoquée par Pepe, pour y répondre, ma femme a placé dans la valise le livre de Carrière, et quelques guides touristiques.

Dès le début, mon épouse, habitée par les livres, et les soins apportés aux autres, a eu un fichu mauvais pressentiment : elle a craint le pire six mois avant qu'il ne tombe sur nos minables têtes de Catalans ordinaires !

*

Le 8 octobre, Josep nous a annoncé le décès brutal de leur complice, à lui et sa chère Carlina. Je m'en souviens, c'était un vendredi soir et à cause du décalage horaire le téléphone a sonné très tard, nous étions déjà au lit.

— Gregorio, Gregorio, tu m'entends me dit une voix méconnaissable.

— Pour entendre j'entends, mais pourquoi ces manières, vous avez vu l'heure ?

— Ne m'en veux pas, ici il fait jour et tu devines pourquoi je t'appelle moi qui ne téléphone jamais !

Je reconnais la voix de Josep et la gorge nouée, je murmure :

— Pepe ne nous a pas attendus, Pepe est mort avant qu'on débarque...

— Votre voyage sera un voyage du souvenir. Le 8 novembre nous nous embrasserons.

— Mort mais de quoi ? Dans son lit ?

— Mort et c'est tout. Le téléphone ne m'autorise pas à en dire plus ! A bientôt.

*

A présent, en ce 8 novembre 2010 (un peu comme un anniversaire) je comprends que, de chapitre nouveau à mon manuscrit, il n'y aura pas !

Sauf un pressentiment, rien ne nous laissait prévoir, voici six mois, qu'en débarquant à Valladolid nous nous installerions, immensément émus, devant la tombe de Pepe dans ce vaste cimetière, aux allées impeccables, mais sous une chaleur de 35° à l'ombre ! Pourquoi les cimetières sont-ils ici plus propres que les rues ?

A la manière de Pepe, après notre arrivée à l'hôtel San Clemente de Valladolid, nous nous sommes dirigés vers les taxis stationnés à deux pas, devant la cathédrale.

Combien, pour l'aller-retour jusqu'au *pantéon* ? Le chauffeur à la magnifique moustache a répondu 60 pesos tout en notant : « Pour la deuxième fois, je prends un voyageur que je vois entrer dans l'hôtel San Clemente et en ressortir pour aller au cimetière. Votre gouvernement vous a-t-il demandé de surveiller les cimetières pour le cas où s'y cacheraient des terroristes ? » « N'ai-je pas le même espagnol et le même accent que celui qu'en juin vous avez transporté ? » ai-je répondu. L'homme amusé a ajouté qu'il était temps que les gouvernements s'interrogent sur l'essentiel. Nous sommes montés, puis il a démarré, contourné le *zócalo*, s'est retrouvé sur la calle 39 avant de rejoindre plus loin la 41 quand elle devient à double sens. Le cimetière était presque au bord du périphérique.

Après la plaisanterie sur les terroristes, le chauffeur a voulu présenter sa ville.

— Ici, rien n'est plus maya que la fête des morts, *el Hanal Pixán* et si vous ne trouvez pas de terroristes vous pourrez vous y intéresser !

— Ils utilisent quelles fleurs ?

— Les plus pauvres – Pepe s'intéressait toujours aux plus pauvres – utilisent le *cempasúchil*, l'"*amor seco*", l'*xtés* et le *cola de gallo*. Mais les fleurs, ce n'est pas l'essentiel !

— *Cempasúchil*, un nom étrange, je ne vois pas ce que c'est ?

— En náhuatl ça signifie qu'il y a vingt pétales, d'un jaune intense. Aux USA je ne sais pourquoi ils disent : *Mary Gold*¹, peut-être ce nom vous inspire plus. De toute façon vous n'allez voir que ça dans le cimetière. Même une semaine après il en reste.

— Et en plus des fleurs que retenir ?

— Cette fête se présente comme une grande rencontre entre morts et vivants et que fait-on pour une grande rencontre ?

— Un grand repas...

— *El Hanal Pixán* ça ce traduit par : le repas des âmes. Les catholiques ont utilisé au maximum les traditions mayas. La *albahaca* est là pour l'odeur...

— Un grand repas, est-ce à dire un vrai repas ?

— Il n'a pas lieu au cimetière qui est visité seulement le 2 novembre, mais dans les maisons, le 31 octobre pour les enfants et le 1^{er} novembre pour les adultes. Les âmes viennent rendre visite aux vivants. Elles veulent un lieu propre avec un autel à leur mesure, et on leur prépare les aliments qu'elles préféreraient.

— Mais elles mangent vraiment ?

— Elles se nourrissent des odeurs qui sont l'essence des aliments. Les vivants dégustent ensuite les plats froids différents à midi et le soir. Chez nous *Halloween* n'est pas en mesure de remplacer *el Hanal Pixán*.

— Et le cimetière ?

— C'est le 2 novembre, les vivants accompagnent les âmes au cimetière qui sont très propres, décorés, et là aussi certains mangent. Mais vous allez voir ce qu'il en reste après les fêtes, nous sommes arrivés.

¹ En France, Rose d'Inde, à ne pas confondre avec œillet d'Inde, qui comme le cochon d'Inde parle d'Indes occidentales.

Nous savons approximativement où est la tombe – avant notre arrivée Josep nous a détaillé le plan au téléphone. Encarnación est la première à la découvrir au milieu des traces de la fête des morts, mais le lieu est vide de monde. Une belle inscription en marbre ; Pepe avait évité toute mention du nom. En fait, notre héros aurait pu disparaître en cendres, puisque la plaque, installée de son vivant, ne dit rien de lui. Une première visite rapide, car nous avons demandé au taxi de nous attendre. Sur le chemin de retour il ose sa question : « Vous venez de voir la tombe de l'Espagnol celle où il a fait poser une phrase énigmatique ? » Pour clore une conversation que nous voulions éviter, Encarnación le coupe : « C'était un Catalan ! ».

Après le cimetière, nos bavardages portent sur la fête de la veille, la belle chanteuse et le bal populaire, et Felipe – il s'appelle Felipe – se montre tout heureux d'évoquer encore les mérites d'une ville aux mille surprises. Tous les dimanches, l'orchestre local fait danser la population, avec un entrain et un humour de circonstance. Felipe, nous ayant pris en sympathie, propose une visite gracieuse de l'*Ayuntamiento* qu'il vénère. Il laisse son véhicule à la troisième place devant la cathédrale et nous le suivons.

De très belles photos de la cité, exposées dans une salle au rez-de-chaussée, ne nécessitent pas de commentaires, mais au premier étage, surprise, une belle vue sur la place (et sur le taxi que Felipe surveille), une belle galerie au-dessus des arcades, et quatre immenses peintures murales. Notre guide explique que le peintre, natif de Mérida, Manuel Lizama Salazar, formé à l'école des Beaux Arts de la capitale du Yucatán, aujourd'hui retraité, a été très heureux quand la municipalité lui a demandé d'illustrer l'histoire de Valladolid. Pour le centenaire, il a entrepris une petite rénovation pour redonner du lustre à l'œuvre : enlever les toiles d'araignées, mettre du vernis, réparer quelques couleurs dégradées. Felipe détaille les quatre immenses tableaux qui s'offrent au regard. Le premier, *La Prophétie*, présente la prédiction des Mayas et donc l'arrivée par la mer d'êtres nouveaux. Le deuxième, traite de l'histoire de *La Conquista* et de la fondation de Valladolid. Ensuite vient la révolte indienne connue sous le nom de « guerre des castes ». Puis *El Procurador de Indios*, où on découvre la torture subie par les Mayas après leur rébellion. Enfin l'heure de la révolution sociale avec les révoltés de la ville qui, juste avant les événements nationaux de 1910, prirent les armes mais échouèrent et furent fusillés. Des *murales* d'un grand réalisme, avec les allégories habituelles, qui impressionnent par leur taille.

A soixante huit ans, le peintre Lizama se consacre plus que jamais à son art qu'il conçoit d'abord comme un art de la couleur. Il innove, tout en reprenant les techniques passées, et dans sa chère Mérida, il anime une expo annuelle au Centre Culturel José Martí situé dans le Parc des Amériques. Quand nous irons dans cette capitale, si nous avons le temps, nous ferons ce détour où avec d'autres (cette année ils sont treize peintres) il donne à voir la création dans le Yucatán. Deux artistes sont connus : Rafael Pinto Aranda et Fernando Palma Burgos. Lizama a exposé beaucoup au Mexique et aussi un peu à l'étranger (jusqu'à Gijon en Espagne). Il est heureux d'avoir choisi cet art comme métier et poursuit ses recherches.

Felipe, en plus de chauffeur de taxi est un homme plein de ressources. Il refuse notre pourboire mais s'engage à être notre chauffeur pour d'éventuelles sorties. Il est souvent devant la cathédrale et exceptionnellement, pour nous, ses amis laisseront passer leur tour, s'il n'est pas le premier de ligne.

Dès le début, mon épouse Encarnación, habitée par les livres, et les soins apportés aux autres, a eu un fichu mauvais pressentiment : elle a craint le pire six mois avant qu'il ne tombe sur nos minables têtes de Catalans ordinaires !

Un pressentiment ? La mort ne prend personne par surprise. De fausses alertes ? Oui, chez les anxieux, mais Pepe ne l'étant pas, il devait bien connaître son état de santé quand il a cherché une place au cimetière. Je l'ai connu à la fin de sa vie barcelonaise dans des conditions qui ne trompent pas.

En nous incitant à ce voyage car nous sommes là par sa faute, Pepe a imaginé que même sans lui, cette petite ville fêtant de façon originale le centenaire de la Révolution, nous serait agréable jusqu'à l'obsession, agréable jusqu'à rêver avec elle.

Soleil impeccable, une toussaint estivale et colorée, est-ce possible ? Est-ce souhaitable ? Même l'ouragan *Thomas* oublie le Quintana Roo !

Calle 44, les ambulants sont là comme partout en Amérique latine, à vendre des pommes rouges venant des USA. Pepe se demandait toujours : que faire, acheter ces pommes chères pour aider les ambulants à gagner trois sous, ou prendre des pommes meilleures et moins chères à son épicier habituel ? Bien sûr, il savait que c'était une fausse question mais comme toutes les fausses questions, elles s'imposent à chacun.

En ce 8 novembre, ma compagne et moi-même tenons à être présent devant la tombe de notre ami Pepe qui a trouvé plaisant de finir sa vie ici. Il y imaginait une nouvelle *Controverse de Valladolid*, où le choix ne serait plus entre savoir si les Indiens ont, ou n'ont pas d'âme, mais savoir, comme disent les Français, ce qui, de la peste et du choléra, est le moins douloureux. Une controverse aussi ridicule que la précédente, quant au rapport à la réalité, mais aussi instructive quant aux visions du monde que les Clergés veulent toujours imposer. Sur les méfaits de la peste et du choléra, combien sont-ils à être intarissables jusqu'à en appeler aux pragmatiques de tout poil, plus réalistes que personne ? Devant le mur de tombes, on a posé quelques fleurs avec cette consigne : des immortelles.

Pepe a deviné facilement que sa mort proche laisserait son vieil ami Josep désemparé, désespéré, démoralisé, et que nous pourrions l'aider à surmonter l'épreuve, en redonnant courage à ce complice de toujours, qui, incontestablement, avait été très heureux de déménager à Valladolid – pour une fois, personne ne pouvait se moquer de sa petite taille – et aussi très heureux que sa compagne, après les sombres prédictions cathares et les OVNI du Nouveau-Mexique, puisse se plonger dans les prédictions mayas beaucoup plus tropicales et lumineuses que tant d'autres, aux yeux des vrais interprètes de la fin d'un monde annoncée pour 2012. Avec Encarnación nous cherchons comment soutenir Josep sans devenir encombrants dans sa vie, avec cette question : peut-on éclaircir l'origine de la crise cardiaque de Pepe ?

Josep se sent coupable : quand il a vu son ami se serrer le ventre, il aurait dû appeler les secours aussitôt. Après le repas du soir, un repas ordinaire, Pepe a indiqué tout d'abord qu'il se sentait mal et seulement quand la douleur est devenue terrible il a appelé une ambulance. Si la crise s'était produite en plein sommeil, la mort aurait été encore plus soudaine car le temps de réagir, le cœur aurait cessé de battre. Peut-on déclencher une crise cardiaque chez un homme dont le cardiologue reconnaît que l'organe est plus qu'usé ? Un médecin de Santa Fe lui avait suggéré quelques conseils alimentaires mais sans succès. A Valladolid, Pepe a refusé de continuer avec les analyses et les tests d'effort. Josep n'avait donc à se sentir coupable de rien et pourtant il tournait dans sa tête le parcours de ce fameux 8 octobre, afin d'y trouver une anomalie pouvant expliquer la fin brutale.

Comment ne pas remuer le couteau dans la plaie ? Tous les deux jours, après avoir joué aux touristes jusqu'à 16 heures, à l'approche d'une nuit tombant brusquement, nous irons chez lui et Carlina, pour parler du disparu, pour évoquer Pepe et sa vie

phénoménale. Je lirai pas à pas, le manuscrit que je traîne avec moi depuis presque trois ans, afin d'en arriver à une œuvre plus commune, certaines pages prenant une autre dimension en ce territoire de légendes, et en cette heure plus grave que nous ne le pensions. Alors, les causes de la mort, les responsables de la tragédie se feront plus évidents, plus minables aussi.

Dans la maison de nos amis, le salon donnant sur le patio est la pièce toute désignée pour cet exercice mémoriel dont l'écriture sérieuse a débuté en 2008 à Santa Fe, et qui raconte les deux dernières années de vie de l'homme que nous vénérons. Aussi, pas question d'y chercher le moindre sens critique.

Aujourd'hui je me lance dans ma première lecture.

A Santa Fe, Nouveau Mexique, où Gregorio faisait étape, il a croisé par hasard le personnage capable de changer en livre, la folle aventure qui, de Barcelone, l'a poussé dans les bras de Nueva York puis vers les déserts du Sud-Ouest des USA.

Avant que les Etats-Unis d'Amérique ne s'emparent de la ville, Santa Fe fut la plus vieille capitale du continent : à sa fondation en 1610, sous le fichu nom de « Ville royale de la Sainte Foi de Saint François d'Assise », les Pères Pèlerins n'avaient pas débarqué à Plymouth !

Son importance historique ne s'arrête pas à l'ancienneté : en 1821, avec l'indépendance du Mexique qui a entraîné plus de liens avec le voisin nord-américain, Santa Fe, malgré ses deux mille deux cents mètres d'altitude, est devenue mythique en tant que point de jonction entre la route commerciale venant des Etats-Unis et le Chemin du Roi, qui allait jusqu'à Mexico. La ville a permis l'étrange croisement entre une réalité (le commerce) et une fiction (le rêve d'Amérique), entre un homme et sa légende comme Kit Carson. La rivière qui la traverse se jette dans le Rio Grande côté USA, ou Rio Bravo côté mexicain, un fleuve à posséder deux noms suivant la rive où on se trouve.

Gregorio est devenu un modeste écrivain en longeant subitement les rives d'une complicité inattendue. Rien ne l'avait préparé à décrire la surprise lue sur le visage d'un vieux détenu de la prison Modelo, quand il lui a appris l'arrivée de sa fille au parloir. Simple gardien de prison doté des seules bases éducatives offertes par l'enseignement en Espagne – même si sa femme essaie de le cultiver un peu – il apprend lentement. Pourtant, il a fini par se mettre sérieusement devant une page blanche. Tout a commencé quand il a lu sur le visage d'un vieux détenu...

Que d'événements depuis ! Seulement aujourd'hui, grâce aux notes laissées ici ou là, grâce aux conseils de sa compagne, et surtout grâce à l'aide de l'homme croisé à Santa Fe – comment ne pas y voir un effet divin – tout prend forme, tout prend sens ! Il a franchi une frontière intérieure.

Avec en tête ses souvenirs désordonnés de la vie de Pepe, en ce 5 novembre 2008 il tournait en rond sous les arcades du centre ville presque hispanique et exceptionnellement protégé des promoteurs, quand il a demandé à la personne de l'accueil du musée où il s'était décidé à entrer, si elle avait eu le plaisir de croiser souvent Tony Hillerman, l'écrivain qui venait de mourir au Presbyterian Hospital d'Albuquerque. En guise de réponse, dans un espagnol à peine hésitant, le touriste qui le suivait dans la queue, lui a demandé jusqu'à quel point il pouvait lui parler du romancier nord-américain. L'homme n'avait ni barbe ni moustache, ni chapeau, ni bonnet. Sa voix sonnait quelque passion retenue, et ses lèvres dessinaient un sourire incertain. Gregorio pouvait à peine parler de Tony et se demandait bien ce que cet inconnu, un Français, pouvait attendre de son propos.

Curieux l'un de l'autre, délaissant la visite du musée, – Encarnación qui y est entrée lui fera un compte-rendu – ils sont alors sortis s'asseoir sur les bancs de la place, puis en sont partis avec une promesse mutuelle. Gregorio écrirait son

expérience unique (ils avaient plus parlé de Pepe que de Tony) et le Français penserait à lui pour l'éditer.

Qui peut imaginer la frontière intérieure que Gregorio venait de franchir ? Il attendit sa femme avec impatience pour lui apprendre la nouvelle aussi, quand il la vit arriver, il ne lui laissa le temps de rien dire.

La frontière que Gregorio venait de franchir ! Passer à l'écriture... aussi il commence par le commencement. La question de l'écriture ne figure pas en première place de la formation des jeunes gardiens de prison, et après trois ans d'exercice du métier, il n'a aucune raison de me plaindre de cette lacune. Un vieux détenu (vieux par l'âge mais moins par le temps de détention), avec qui il parlait un peu, ne cessait de lui rappeler l'inutile vanité contenue dans tous les livres qu'il avait lus, et qui, mis ensemble, formeraient une montagne ! Une montagne de livres ! Grégorio préfère une montagne de neige à Puigcerdá mais à présent il n'a plus le temps de skier.

Pepe, le détenu en question, né en 1936-1937, a donc 72 ans, au tout début du récit, en 2008. J'avais commencé par le vouvoyer comme tous les autres mais il m'a demandé d'user du tutoiement pour signifier notre complicité. Généralement, nous ignorons les causes de l'emprisonnement des personnes surveillées, mais lui ne cesse de se justifier de l'assassinat d'un homme infâme qui, voici déjà sept ans, a brisé sa vie. Par contre, jamais il n'a un mot sur sa famille, et d'ailleurs jamais il n'a eu la moindre visite au parloir. Seulement quelques allusions à un frère décédé, peu après son internement, un frère dont je discerne mal s'il a été une fiction ou une réalité. Je lui dis souvent d'arrêter de fantasmer sur son cher Manuel. Un jour du mois de janvier 2008, ayant un peu de temps, j'ai tenté d'en savoir plus.

— Je ne fantasme pas, Gregorio, je me raconte une histoire, une histoire de nostalgie. Je me souviens quand il était le petit frère...

— Mais qui était le petit frère ?

— Notre mère mourrait. Nos cœurs se serraient. Je sentais mes tripes se nouer par une émotion remontée de loin, en même temps que je murmurais, « Mary Hopkins », pour penser au temps où nous écoutions sans cesse une chanson au succès mondial, une chanson qu'on garde dans la tête car elle vient de la nuit des temps, une chanson de Gallois, relancée par une femme aidée par les Beatles, et en ce temps là, avec Manuel nous nous disputions encore, comme des enfants, alors que nous avions plus de trente ans : il préférait la version espagnole et moi, je défendais la version originale car j'avais plongé la tête la première dans l'anglais. Mary Hopkins, la chanteuse galloise, est l'une des premières à avoir signé chez Apple Records, le label des Beatles. Née en 1950 au Pays de Galles, d'une famille parlant gallois, elle découvre son talent en chantant le dimanche à l'église. Son premier 45 tours, Those Were The Days, produit par Paul McCartney, est sorti en septembre 1968. La chanson a connu un succès immédiat en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Pour cesser les disputes, on s'était accordé sur les mérites de la version française de Dalida chantant : « Dans une taverne du vieux Londres / Où se retrouvaient des étrangers / Nos voix criblées de joie montaient de l'ombre / Et nous écoutions nos cœurs chanter / C'était le temps des fleurs / On ignorait la peur / Les lendemains avaient un goût de miel / Ton bras prenait mon bras / Ta voix suivait ma voix / On était jeunes et l'on croyait au ciel / La, la, la... »

— Une chanson des années 1970 n'est pas un souvenir d'enfance !

— Lui croyait avoir 40 ans, dès l'âge de 20 ans, et moi à l'inverse je pensais, à 40 ans, n'en avoir que 20 !

— Toujours des histoires...

- *Toujours la mémoire...*
- *Allume plutôt la télé, pour oublier et apprécier quelques histoires !*
- *Pas tant qu'on nous privera de la chaîne italienne, RaiTre.*
- *Manuel était italien ?*
- *Lui non, mais sa vie oui ! Et je pourrais m'appeler Salvatore.*

Pourquoi ce refus de la télé ?

En lisant la surprise sur son visage, à l'annonce du passage de sa fille, j'ai compris que je ne connaissais rien de sa vie et même de la vie en général. Lire la surprise, est-ce lire ? Parmi les rides d'un visage éprouvé par les années, les fortes émotions se cachent moins bien que sur des joues trop lisses d'enfants normaux. Et les yeux ! Pepe laissait voir des yeux épuisés à cause d'un meurtre commis contre un être infâme... Vrai, je l'ai déjà dit ! A quoi bon décrire ?

D'où a surgi cette Muriel au fort accent étranger ? A l'annonce de ce prénom, je devine quelques larmes sur les joues de Pepe qui se lève brusquement de sa chaise, pour se diriger lentement, vers la porte de la cellule en direction du parloir. Une lenteur pourtant pleine d'excitation.

- *Quelqu'un l'a-t-il contrainte à se rendre belle ? me demande-t-il.*
- *Malgré la couche de pommade sur le visage, je devine que sa beauté est celle du courage, ai-je répondu stupéfait.*
- *Que de contraintes ! Que de contraintes !*
- *Pourquoi parler aussitôt de contraintes ?*
- *Serais-tu, là, à m'accompagner, par plaisir ?*
- *Pepe, il faut vivre...*
- *Et pour ça, mon frère a osé raconter ma vie en me trahissant.*
- *Nous sommes tous des traîtres. Plus ou moins. Par profession ou par omission. Par vocation, c'est plus rare !*
- *Suivant les cas, la souffrance n'est pas du même côté. Le trahi et le traître ont chacun leur position. Le traître par profession se repère de loin, car généralement il a gravi les marches de l'ascenseur social, et de sa hauteur, il contemple dans la plaine, le temple des traîtres par omission qui se font une raison. Oui, la trahison se raisonne ; comme le mensonge.*
- *Contrairement à la respiration La trahison est toujours intermittente.*
- *Oui, même le traître par profession traverse des périodes calmes, quand la confiance règne. Se trahir soi-même ou trahir les autres ça implique ou la confiance en soi, ou la confiance envers les autres. La confiance est une drôle d'histoire, elle se perd, se gagne sans qu'on sache ni comment ni quand.*

En avançant vers le parloir nous poursuivons la discussion comme si nous ne savions pas où nous allions !

- *Tu as confiance en moi, Pepe ?*
- *Oui, cher Gregorio sinon nous ne serions pas là à bavarder. Puis-je te raconter une histoire de plus ?*
- *Le temps d'arriver à ta fille...*
- *J'étais gamin et la première trahison dont je fus victime, je m'en souviendrai à jamais. Un vrai traître oublie sa première trahison, peut-être parce qu'il ne sait pas que c'est une trahison ! En fait les traîtres n'ont rien à apprendre de la vie si ce n'est le prix de l'air qu'ils respirent.*
- *Tu devines Pepe, que j'ai beaucoup à apprendre et tant d'envies d'apprendre !*
- *Un traître occasionnel comme toi ou moi, ira de souffrances en souffrances tellement il est dur d'apprendre l'infamie.*

– *L'infamie, n'est-ce pas d'ailleurs la seule chose qui s'apprend ? Le traître est-il un menteur ?*

– *Le mensonge n'est qu'un des outils propres au traître qui, tour à tour, peut user tout autant, de compliments, de masques, de tromperies, de tricheries, des synonymes qui pourtant n'engagent pas la personne de la même façon. Le mensonge est effaçable quand éclate la vérité, la trahison est sans espoir de retour, elle appelle la trahison jusqu'au moment où, des hauteurs déjà atteintes, la chute devient mortelle.*

– *En clair, on peut mentir sans vouloir trahir alors que trahir oblige à mentir.*

– *Plus ou moins. Par profession ou par omission. Mentir par vocation, un fait plus rare. Suivant les cas, la douleur n'est pas du même côté. La douleur n'est qu'une part de la souffrance, comme le mensonge n'est qu'une part de la trahison.*

– *Et Manuel t'a trahi comme personne ?*

– *Il n'a jamais su le mal qu'il me faisait !*

[Là, Josep a voulu interrompre ma lecture, pas pour défendre Manuel qui les a tant malmenés Pepe et lui, mais pour justifier son émotion en imaginant son chef en marche vers sa fille. Je ne lui ai laissé prononcé seulement que quelques mots car je tenais à lire d'une traite.]

Nous parcourons notre traversée de la prison dans le bruit classique des clefs. Pepe avance dans son univers personnel, avec pour moi, cette sensation : dans le long couloir conduisant au parloir, il se dédouble, Pepe se dédouble avec d'un côté l'homme qui avance au rythme imposé par son corps, et de l'autre l'homme qui se précipite au rythme imposé par son rêve. Peut-être qu'écrire ne consiste qu'à articuler le corps et le rêve ? Je ne suis pas encore mûr pour lui poser cette question, me contentant donc, tout en lui prenant le bras pour l'aider à marcher, de l'interroger sur l'accent de sa fille. Il est toujours difficile de meubler la conversation en de telles circonstances.

– *Un accent d'où ? tu me demandes, Gregorio ? dit Pepe.*

– *Oui, elle semble étrangère cette femme !*

– *L'accent nord-américain ! Je m'y suis perdu à vingt ans !*

– *On peut se perdre dans un accent ?*

– *Tu es Catalan, Gregorio, et nous avons le même accent. Mais j'ai été d'abord Galicien et l'accent galicien à Barcelone en 1945, c'était comme du franquisme à l'état pur. Oui, j'ai commencé ma scolarité en me perdant dans un accent.*

– *Pepe, ce n'est pas un accent galicien, l'accent nord-américain de Muriel. Tu le devines avant de l'entendre !*

– *J'ai dit avoir vingt ans mais en comptant bien j'en avais 30 !*

– *Quand Pepe ? Quand et où ? Jamais tu ne me réponds quand je te parle sérieusement !*

– *A Nueva York, Gregorio, j'ai vécu dans l'enfer.*

– *Pendant le franquisme l'enfer aurait été ailleurs ? Je ne te reconnais pas. Mais bon, on approche du parloir. Quatre ans en prison et tu découvres le parloir, je n'en crois pas mes yeux !*

– *J'avais quitté l'Espagne pour la Grèce, j'étais heureux, puis j'ai eu le vertige. J'ai dit « je t'aime », je me suis marié, et quelques mois après j'ai commencé à chasser de ma mémoire ce sale souvenir de mes pires années d'animal domestique. D'autant qu'un nouveau séjour en prison m'a aidé à broyer du noir ! Je suis sorti, j'ai eu le temps de voir naître Muriel à qui ma femme a osé donner son propre*

prénom ! Muriel c'était la pureté et moi l'impureté et j'ai dû la quitter en emportant ce complexe ! Tu imagines ? Je me sens impur depuis des décennies !

— Impur, ça signifie quoi ?

— que tu gangrènes tous ceux que tu touches ! Or, quand, après tant et tant d'années, j'ai enfin pu redire le mot, le mot « je t'aime », un être infâme a assassiné mon bonheur. Il méritait que je l'élimine de mes mains. Gregorio, attends-moi, je veux que tu sois là pour me raccompagner dans ma cellule, ça ne sera pas long !

J'ai l'habitude de suivre les raisonnements tortueux de Pepe — des égarements que j'ai attribués à la vieillesse jusqu'au moment où ils m'ont poussé à écrire. Alors j'ai compris que les raisonnements tortueux étaient son destin.

Confidentialité du parler oblige, j'ai juste le temps d'entrevoir un échange de regards : en se voyant, en se découvrant, en se sentant, les deux personnes peinent à se reconnaître, ne s'étant jamais connues avant ce moment dramatique. Aucun récit possible sur leur discussion mais en sortant, avant que je ne reconduise le père, Muriel m'appelle pour demander un rendez-vous au directeur. Pas pour se plaindre, tout lui semble si bien pour son Pepe, mais elle a une faveur à demander pour adoucir les derniers jours du détenu. Elle tient absolument à en parler en personne au directeur de la prison.

Par le téléphone interne, j'appelle, et reçois un refus ordinaire, prévisible. Devant l'insistance d'une Muriel totalement abattue, je lui passe le combiné. Elle embobine la demande et le directeur plie en précisant qu'il lui accorde cinq minutes d'entretien et pas davantage. Pendant que mon collègue ramène dans sa cellule un Pepe transformé, moi, contrarié car je l'abandonne, je monte au dernier étage de la prison où le directeur, entre deux activités, accepte une brève explication de vive voix avec la visiteuse.

J'assiste à la discussion — le directeur a souhaité avoir un témoin — portant sur une demande très simple : une exposition en l'honneur du frère de Pepe se déroule à Barcelone et elle souhaite que pendant une heure, le prisonnier puisse se replonger dans ce rare univers familial. Une faveur, certes, mais pourquoi la refuser à un homme de soixante-douze ans qui n'a plus rien à attendre de la vie. De passage à Barcelone, dans le cadre d'un voyage éclair en Europe, malgré la baisse du dollar qui lui rend la vie chère, Muriel aimerait, pour une fois, faire un geste en faveur de ce père mythique, que sa mère a abandonné, a chassé et a même tenté d'effacer, surtout après la mort de Kennedy.

A ma grande surprise, dans la pénombre de son bureau le directeur se laisse plier : la visite est programmée pour le lundi matin 25 février 2008.

[Je ne pouvais avoir auditeur plus attentif que Josep, aussi à la fin je l'ai écouté longuement revenir sur quelques détails mais la nuit était bien avancée et chacun est parti vers ses rêves.]

En rentrant à l'hôtel, l'homme de l'accueil nous arrête car il a une lettre à nous communiquer, au nom de Gregorio Touron. On lui a laissé dans l'après-midi cette belle enveloppe bleue qui aussitôt ouverte ne laisse apparaître que ce court texte :

« Cher Gregorio, Bienvenue à Valladolid ! La Prophétie Maya ».

Je la montre aussitôt au gardien pour quelques éclaircissements, mais il est aussi étonné que nous. Personne n'a pu savoir nos noms : il est là depuis notre arrivée et le registre est resté entre ses mains ; il ne connaît absolument pas « la Prophétie Maya » ! On pourrait imaginer une agence de voyage souhaitant qu'on la remarque pour attirer des clients mais, sans l'ombre d'une adresse, d'une référence, l'affaire est louche !

Mardi 9 novembre 2010

Hier soir, dans la pénombre du salon, à écouter le premier épisode de mon histoire, Josep et sa compagne n'ont pu masquer leur émotion. Jamais Pepe n'avait souhaité leur dire un seul mot de sa vie en prison, et ils retrouvaient l'homme – non du fait de la lecture mais grâce à leur imagination – comme ils ne l'avaient pas connu, car derrière les barreaux aucun homme n'est ce qu'il est ; il devient ce qu'il est, et non ce qu'il aurait pu être.

De son côté, Josep a sorti d'un tiroir un dossier d'enquête laissé par Pepe à l'attention de Gregorio, et auquel il a contribué, sans trop comprendre la finalité du projet même s'il savait que tout tournait autour d'une question sur l'âme ou pas du fascisme et sur le rôle du *Yunque*. Pour une fois, libéré de son passé, Pepe se prétendait en charge d'une mission à conduire, non pour son propre compte, mais pour celui de l'avenir de la planète : analyser l'âme des Puissants.

Il répétait sur une feuille en lettres majuscules : «*Tel est le destin de cette ville : après avoir été à la pointe des deux révolutions, celles de 1810 et 1910, la voilà en pointe dans la dénonciation de la contre-révolution de 2010 !*».

Sur la chemise contenant les dix feuilles, une autre avait pour titre : « le fascisme a-t-il une âme ? » avec une citation de Mussolini : « L'Etat fasciste, c'est l'absolu, l'âme de l'âme ». Une autre feuille citait sans nom d'auteur ce poème :

Commentaire au sculpteur

Celui qui se lamente

De ne faire sa propre statue qu'avec de l'argile,
Qu'il essaie les matériaux que nous utilisons, nous,
Nous, c'est-à-dire les marginaux :

La mémoire, le rêve, la fumée, le sommeil, l'espérance. Rien.

Sur les autres pages, tous les cas de figure : des notes précises sur le Crime organisé, d'autres, énigmatiques, contenant seulement cette phrase : « Le fascisme est devenu immortel : voir Pedro Eterovic. », et le dossier « Pánfilo » n'était pas moins épais que celui sur la ville elle-même.

Josep l'avait aidé à amasser une certaine documentation sans saisir le plan d'ensemble et sans savoir ensuite si là réside la cause de la mort. A Gregorio de prendre le relais, dit-il. Avant de lire la première page, ils ont pris soin de les numéroter. Voici comment tout commence :

Le fascisme a-t-il une âme ?

A l'âge qui est le mien, la peur de la mort m'habite naturellement, humainement, et ce fait ordinaire d'une vie ordinaire, je le ressens enfin comme normal. Rien à voir avec l'autre peur, celle qui manipule cet effroi inévitable, pour en faire une politique ! J'avais vingt ans et, sans être un antifranquiste affiché, j'étais rongé par une peur générale, permanente, à tel point, qu'à la mort de Franco, à quarante ans, j'ai été pris d'une crainte aggravée devant le risque pour l'Espagne, d'une rechute profonde dans le fascisme premier. Franco ayant vieilli, pendant ces dernières années nous sentions l'étau se desserrer, mais il pouvait se refermer !

En tant que postmarxiste je sais très bien que le fascisme est le produit d'une crise sociale, une mécanique inévitable provoquée par les contradictions d'un

capitalisme en difficulté, mais en tant que post-gramscien je sais aussi que le propre de l'homme réside dans sa marge de liberté qui lui permet de dire NON.

Oui, un homme sorti de la boue, à qui, tout d'un coup, on donne un uniforme, une fonction, un salaire, peut devenir l'exécuteur des plus basses œuvres. Il peut tuer père et mère sans se rendre compte qu'ainsi il terrorise une société, sauf à se terroriser de son propre acte. A titre personnel, peut-être Hitler n'a-t-il tué personne !

J'ai compris enfin le sens même de ce cri « Vive la mort » poussé par des hommes peu désireux de se suicider, quand j'ai croisé ici un ami chilien à qui j'ai demandé :

— Mais comment vivre paisiblement en sachant qu'à tout moment un tremblement de terre peut tout ravager autour de vous ? Comment construire une maison en sachant qu'elle peut devenir votre tombeau ?

Il m'a répondu que les Chiliens étaient très philosophes sur ce point. Ce qui doit arriver arrivera, et mourir de ça ou d'autre chose... Sauf que, cette peur contre laquelle on lutte de son mieux sans pouvoir y échapper, rend encore plus insupportable la peur du fascisme de Pinochet. Aucun Chilien n'a immigré par crainte d'un tsunami, mais combien ont immigré, parfois vers des pays aussi impossibles que la Suède, par crainte de la police, de l'armée ou de son voisin ?

A torturer l'ordinaire peur de la mort, le fascisme y puisse-t-il une âme ? Question sans intérêt, d'un homme qui, vu son âge, ne peut se poser de questions « modernes » ? Si la peur de la mort ordinaire (d'où la peine de mort) n'était pas en progression dans nos sociétés confortables, face à d'autres sociétés où mourir peut devenir une délivrance (surtout pour le croyant) tellement vivre c'est mortel, alors je me contenterai de crier « Vive le sous-réalisme ».

A la fin de la lecture de cette page, Josep a indiqué : « Je crois qu'on nous appelle dehors. » A l'extérieur du salon, le début des répétitions de la fanfare se faisait entendre, comme pour dire que sur le *zócalo* la vie battait son plein. Depuis notre arrivée, cette place nous attire comme un aimant. En quête de la vie réelle, nous y croisons les jeunes avec leurs tambours et leurs cuivres, les marchands de cacahuètes et tant d'autres phénomènes qui nous assurent le plus étrange des voyages immobiliers. De tous les petits commerces, le vendeur d'*elotes y esquites*, chemise et chapeau impeccablement blancs, est le plus actif surtout quand s'approchent de son chariot quelques femmes en *huipiles*. Le vendeur de glaces n'est pas en reste. Mais pourquoi inscrire sur son charriot réfrigéré *Paletería* ? La *Guadalupana* est sans doute la marque de référence mais pourquoi ne pas retenir *heladería* pour présenter le glacier ?

A cette heure là, sur la magnifique place, les bus venant de Chichén Itzá pour rejoindre Cancún font une halte obligée devant la cathédrale. Rien n'est pire que de voir descendre, par grappes, des touristes élevés en batterie, et qui parfois, effet de groupe oblige, se permettent l'ignominie à bon compte. Le plus souvent, ce sont les Français les plus grossiers, quand ils ridiculisent en leur langue (le courage a ses limites), les marchands à la sauvette et leurs « minables » stands de babioles, en des termes où le mépris égale la méchanceté. Josep qui entend le français pour avoir séjourné à Paris afin d'y apprendre à cuisiner les soupes, ose parfois en remettre quelques-uns à leur place de voyous. Il s'est acquis une certaine notoriété parmi les vendeurs désabusés qui, sans comprendre les moqueries, les devinent, et se réjouissent à découvrir l'effarement qu'ils lisent sur la tête des touristes réprimandés par les répliques sanglantes, du nabot mexicanisé.

Devant la bibliothèque municipale située sur la place à côté de la mairie, des haut-parleurs diffusent largement la parole de lecteurs parfois hésitants qui se plaisent à déchiffrer des passages de livres qu'ils peuvent ensuite emporter. Un homme s'est lancé dans une lecture en maya, et sur les chaises, le rare public a tendu l'oreille et applaudi à la fin, non le lecteur, mais son courage, même si, à Valladolid, cette langue est moins méprisée qu'ailleurs. Quelle surprise de sentir la présence maintenue du maya dans le Yucatán ! Ce n'est pas le catalan mais si on les aidait... Le serveur du restaurant a eu beau nous expliquer : « Le maya est ma langue maternelle et je le parle encore, mais pour mon fils la langue maternelle ce fut l'espagnol donc le maya disparaît avec moi », j'ai l'impression que cette langue tient encore la route.

En venant à Valladolid, dans le bus, un homme à côté de nous étudiait un dictionnaire maya-espagnol que visiblement il venait d'acheter.

Les endroits plus ruraux sont davantage attentifs que les villes, à ce patrimoine. Si à Valladolid cette langue se lit sur des monuments, dans une cité, encore plus petite comme Xocen, l'hommage rendu récemment, suite à son décès, à Elena Eugenia Larrea Peón, actrice, femme de théâtre, a constitué un moment de gloire pour le maya. Elena animait le Laboratoire de Théâtre Indigène et était devenue une personnalité importante du monde culturel. Cette fête fut « globale ». Un curé maya Fermín Dzib May est venu apporter sa religion en maya. Le fils Emilio Pellicer Larrea a apporté en larmes son témoignage... en espagnol.

Les allées autour du bassin central de la place de Valladolid, bassin doté d'une rare statue féminine, servent à des femmes très menues : elles tentent de vendre un hamac aux touristes de passage. Sur les bancs les jeunes rassemblés autour de leurs ordinateurs portables allumés, discutent en espagnol.

Quant à la fanfare qui nous a attirés au moment de sa répétition en public, en vue du défilé de la fête nationale du 20 novembre, elle nous apporte un grand réconfort. Des jeunes visiblement heureux s'amuse sous les ordres débonnaires d'un « chef d'orchestre ». Garçons comme filles utilisent indifféremment percussions et cuivres, et à l'annonce d'une invitation du groupe pour un moment musical, le plus espiègle demande s'il y aura à manger. Cheveux courts, shorts ou pantalons, polos rouges ou sombres, les percussions devant les cuivres, ils ont entre quinze et dix-huit ans. Avec les shorts, aux pieds, les traditionnels baskets sombres au bout blanc. Dans les pays riches où les pauvres souvent veulent singer le luxe, les jeunes utilisent plutôt *Nike*.

Sur cette place, dès que la demi-heure «touriste» est passée, après dix-huit heures, tout prend une dimension bon enfant. Pour Josep, un kiosque à journaux manque afin d'y lire à bon compte les derniers titres.

Assis sur un banc typique, nous essayons en vain de programmer nos activités futures comme les visites à Mérida, Chichén Itzá, Tulum, et aux ruines locales d'Ek Balam. Que de beautés à voir et si peu de temps à disposition...

A côté de nous, des jeunes commentent l'effort municipal déployé le matin même pour défendre les jeux traditionnels : la loterie, *el trompo* (la toupie), *los bolos* (les quilles), *el balero* (le bilboquet) et *el chac pot* (jeu intraduisible). Étonnant : à travers le monde nous trouvons les mêmes jeux populaires ! Le bilboquet s'appelle *boliche*, *ticayo*, *emboque*, *capirucho*, *coca* (en Colombie), et les latino-américains pensent que ça aussi, ça vient de chez eux ! Sans concurrencer la domination du football, cette activité de jeux traditionnels a trouvé l'appui du plus âgé des bavards, qui porte un polo gris rayé horizontalement de blanc, tandis que ses deux copains plus jeunes se

moquent de ce qu'ils appellent « rêves de vieillards dépassés par le monde moderne ».

Voilà comment, paisiblement, l'heure du repas du soir nous sort de la place ! Carlina et Josep rentrent chez eux pendant que nous cherchons le service d'un restaurant. Nous ne voulons pas déranger aussi, nous n'avons accepté de manger avec le couple d'amis que le dimanche soir.

Après le repas sympathique au *Maria de la Luz*, de retour à l'hôtel, Encarnación, plongée à nouveau dans la lecture de *La controverse de Valladolid* s'écrie tout à coup : « Euréka, j'ai trouvé pourquoi Pepe pensait, en cette ville, inventer « le sous-réalisme » ! » et elle se lance dans un grand monologue qui me laisse froid :

– Ce texte de Carrière est beau, et sans doute est-il mieux de le suivre sur scène que de le lire, car à le lire, le sujet majeur passe au second plan. À le lire, l'essentiel devient le bon mot de tel ou tel personnage, l'effet de manche, un beau mouvement oratoire. Au théâtre, pas besoin de répéter comme dans le texte, « il élève la voix », le jeu d'acteur fait tout, et le spectateur juge du fond et de la forme en même temps. À lire, je suis agacée par l'idée qu'il s'agit surtout de bien argumenter pour emporter la conviction. Alors que le légat du Pape rappelle qu'ils sont rassemblés avec une intention précise – décider de la nature exacte des Indiens – cet objectif monumental devient dans les mots, un prétexte à éloquence, péroraïsons et harangues. Dans sa diversité, le surréalisme a servi à rappeler que la forme importe autant que le fond, puis à un moment, cessant d'apporter sa pierre à l'histoire, la forme a pris le dessus sur le fond... comme toujours dans l'art. Si, au Mexique, certains ont pensé que le surréalisme était « naturel » – peut-être à cause de la passion pour les squelettes –, il y a été très peu littéraire, sauf pour les intellectuels locaux jouant à la modernité. À Valladolid, le naturel voisine plutôt avec le sous-réalisme.

– Le sous-réalisme ça serait par exemple le côté matériel de la vie pendant que le surréalisme s'occupe du rêve ? ai-je dit pour meubler la conversation.

– La force de gravitation de l'activité artistique s'appelle l'art pour l'art. Pour y échapper, Pepe souhaitait rencontrer le peuple, ses besoins, ses désirs, ses combats. Le surréalisme aime le peuple-mythe, utilisé sous une autre forme par le fascisme. Le sous-réalisme montre le peuple dans ses contradictions, soumis lui aussi à une force de gravitation, quand il tombe parfois dans les bras des puissants pour les singer, les flatter et en récupérer quelques miettes ; mais en même temps, il lutte contre cette tendance en recherchant dans les diverses prisons mentales, contrôlées par les Importants, une part du peuple, le peuple debout. Pepe, en quittant une capitale pour une ville secondaire, au bord de la zone maya, imagine la controverse, non à l'abri dans un couvent, mais aux quatre vents de la place publique : plutôt que deux intervenants majeurs, il voit une foison d'approches, de situations et de sous-culture. Pas de face à face inutile, opposant des adversaires n'ayant rien à se dire, car ils plaident sur des registres contraires. Tout débat inutile nuit fortement à la démocratie qui réside surtout dans la construction de pouvoirs utiles. Les Puissants ont tout le temps qu'ils veulent pour débattre de leurs désirs. Les Exploités doivent éviter de perdre du temps à échanger des propos, avec ceux qui veulent les manipuler. Dans des usines, les patrons mettent des boîtes à idées pour inviter les ouvriers à formuler des propositions qui à terme... vont servir à mieux les exploiter !

– Pepe voulait-il nous attirer sur une piste où la recherche d'humanité serait une lutte sociale ? ai-je ajouté en comprenant à peine ce que je disais.

– Inverser la Controverse devient possible. Inverser la controverse pour sortir d'un face à face (si théâtral !) et sortir du verbiage (si propre aux menteurs).

— Je vois le lien avec le néofascisme. Le « mérite » du fascisme tient aux illusions qu'il crée dans le peuple, alors qu'il n'est qu'illusion lui-même !

— Je crois qu'on se comprend Gregorio ! Le fascisme ne pouvait que s'imposer par la violence ; le néofascisme est l'œuvre de la violence que chacun est conduit à s'imposer lui-même, acheva Encarnación. Tout l'art moderne se réduit à ce défi : que l'homme se violente lui-même ! Ce n'est pas brillant ! Contre lui, le sous-réalisme peut nous aider à remettre la vie sur ses pieds !

*

Après toutes les activités d'hier, allons-nous avoir un brin de repos aujourd'hui mardi ? Avec Josep, nous commençons par une splendide visite au marché à arcades, — un jour nous irons manger à *La Lonchería el amigo Casiano* — où nous avons acheté quelques avocats, carottes et bananes pour grignoter à midi, et sur la chemin du retour, devant la maison d'Eterovic qui sortait de chez lui, après les présentations d'usage, il accepte de nous rencontrer, dans l'après-midi, à 16 h.

En attendant, ma femme et moi, nous abandonnons Josep et Pedro et optons pour la tranquille visite du musée de la ville tout proche, et au style très populaire, puis nous pique-niquons dans le petit parc qui nous tend ses bras juste derrière le musée. Dans ce tranquille *Jardin des Héros* un premier iguane mexicain nous montre son nez. Un vieux jardinier passe devant nous plusieurs fois, avec à la main un seau plein d'herbes. Visiblement, au-delà des classiques formules de politesse, il hésite à nous adresser la parole. Puis à un moment, il pose la question qui lui brûle les lèvres : « D'où venez-vous ? »

Enchanté d'apprendre que nous venons d'Espagne, il commence par vanter les mérites de son jardin bien entretenu, agréable et avec plusieurs monuments et plaques à la gloire des révoltés les plus divers de la ville. Agé mais pas retraité car ce n'est pas simple au Mexique d'être vieux : après dix ans de travail le retraité peut partir avec une petite pension proportionnelle aux années de cotisation, tout en sachant qu'après trente ans d'activité la pension n'augmentera plus. Une pension si faible qu'il vaut mieux continuer de travailler si on peut ! L'homme est si heureux de nous parler que nous n'avons même pas besoin de le questionner. Après le discours sur la retraite, il parle d'éducation et explique qu'il pousse les jeunes à apprendre dès leur plus jeune âge, car ce qui n'est pas appris une année, oblige à travailler le double l'année suivante, jusqu'au moment où l'élève paresseux ne peut plus suivre. En moyenne, au collège, l'absentéisme est de 80% (soit par découragement, soit pour aider la famille). A la question sur la place des universités dans la ville, il en mentionne deux, une publique et une privée. Dans l'université publique tout est légalement gratuit, sauf que la corruption existe partout, et parfois, malheureusement, certains sont prêts à payer, avant qu'on ne leur demande quoi que ce soit. Tout abus d'obéissance me paraît pire que les abus de pouvoir. La corruption a gagné quand le corrompu devance le corrupteur.

A ce moment-là de notre bavardage, deux policiers municipaux s'approchent, aussi il nous dit : « *Permiso* » ce qui signifie qu'il passe son chemin, la discussion étant close. Dès que les policiers, au demeurant très tranquilles, repartent à leurs occupations, il revient nous voir et là je l'interroge sur les arbres du jardin. Il pourrait tous nous les détailler. Les arbres (nous le verrons en beaucoup d'endroits) sont taillés en forme d'animaux : un service, nous dit-il, réalisé par les jardiniers de la ville. Un arbre, unique, vient d'Afrique ; il l'appelle « Amandier d'Afrique » même s'il ne semble avoir aucun lien avec les amandiers. Nous voyons aussi plusieurs ficus. Il y a quelques *caimitos*. Dans son parler, sa démarche, l'homme est très posé.

Pour le début de l'après-midi, Encarnación me pousse vers l'hôpital où Pepe est passé très rapidement, sa crise cardiaque l'ayant terrassé avant qu'il n'y arrive mais personne ne sait si ce fut vraiment une crise cardiaque. Une foule est au rendez-vous : des chirurgiens sont venus d'un peu partout pour aider à des opérations de la cataracte. Sur la grande place où se situe l'hôpital, devant le couvent-forteresse, avec l'église au milieu, et trois arcades de chaque côté, nous observons, en écho à une scène reproduite sur un tableau de notre chambre d'hôtel, et comme l'avait indiqué Pepe, un enfant jouant au cerf-volant (un beau jeu traditionnel). Les Français disent cerf-volant sans savoir quel rapport établir entre le cerf et son vol. L'origine du mot viendrait de serpent-volant à cause des légendes où, serpents et dragons, volaient dans le ciel.

Au Yucatán la passion pour ce jeu a conduit à lui donner une multitude de noms : *papagayo* (perroquet), *papalote*, *cometa* (nom le plus fréquent en Espagne), *estrella* (étoile), *cubo* (cube), *cubanos* (cubains), et le plus surprenant *chinitos de papel* qui sont «des chinois de papier ». Les Chinois sont de grands admirateurs de ce jeu, un fait surprenant surtout pour ceux qui considèrent que les langues mayas viendraient de Chine... Sur cette place comme sur des terrains de sports chacun peut observer tous les détails de l'exercice auquel se livrent les enfants. Lâcher le cerf-volant dans le ciel est nettement plus simple que de le ramener, car là, sans méthode la très longue ficelle va s'en mêler. J'ai du mal à évaluer la hauteur que peuvent atteindre de tels cerfs-volants, mais franchement, qu'ils sont hauts ! Sur nos plages, la faible hauteur est compensée par des systèmes plus sophistiqués permettant de jouer sur les déplacements du cerf-volant. Je serais curieux de voir la réaction d'un enfant de Tetiz devant nos pratiques.

J'écris « Tetiz » car, dans cette ville proche de Valladolid, ils organisent chaque année une grande foire où les enfants viennent confronter leur talent quant à la réalisation du cerf-volant (nous n'en avons jamais vu en vente) et quant à son usage.

Tout commence par l'armature qui décide de la taille. Ils peuvent avoir entre un et deux mètres de haut. Il suffit d'utiliser des barres d'aluminium de récupération, ou des tiges d'une plante qu'ils appellent *nieve* (neige), sans doute des roseaux.

L'armature se complète avec du papier ou du plastique – le papier étant plus fragile mais plus facile à peindre – puis d'une queue multicolore.

Le jeu étant de l'ordre du social, chaque enfant croise facilement quelqu'un pour l'aider dans son action et ainsi autour du cerf-volant nous avons une fête familiale. Avec les parents qui les regardent, les yeux chargés de nostalgie, et les enfants qui découvrent les merveilles du vent. Le jour de la fête nationale, ici même sur le stade de Valladolid, nous aurons le plaisir d'assister à la rencontre des cerfs-volants.

Est-ce que d'ici là nous aurons compris l'espoir perdu de Pepe en faveur d'une nouvelle *Controverse de Valladolid* ? Avant d'embarquer à Barcelone, nous avons cherché et lu ce qui concernait la première. Tout le monde sait aujourd'hui que les Indiens ont une âme...

Cette place avec le couvent et le terrain en herbe est un des joyaux du quartier nommé *Sisal*. La destinée de ce mot, devenu international, est amusante nous dira un vieux monsieur assis pas loin de nous sur le banc, quand nous lui demanderons quelques explications.

– Il s'agit d'un mot maya *ziiz-ha* qui signifie eau froide ou eaux froides et on imagine qu'ici à Valladolid le mot signifie que le quartier a été installé au-dessus d'un cenote, ces étranges « puits » d'eau qui semblent aller au centre de la terre. Ce mot est devenu aussi le nom d'un port du Yucatán. De ce port sont partis vers l'Europe des tonnes de fibres de henequen... fibres qui prirent le nom de sisal !

Nous quittons la place, et le quartier qu'elle anime par la belle rue qui nous y a conduits, *la calle 41 A*, la seule en oblique dans le damier local. Une rue encore plus peinte que les autres avec des maisons un peu bourgeoises mais sans excès, et très peu de commerces. Nous arrivons chez Josep à l'heure fixée pour le rendez-vous chez Pedro.

Ce Chilien, tombé amoureux de Valladolid sans préméditation, avait entendu dire que dans le secteur, on cherchait des archéologues étrangers pour sortir les savants locaux de leur léthargie, et il s'était précipité pour sortir lui-même de sa propre léthargie. Du travail ? Pas l'ombre d'un à l'horizon par manque d'argent et non par manque de vestiges ! Car les lieux de fouilles sont infinis...

Il s'est pourtant installé dans la ville à cause d'un journal ! Pedro n'est pas plus de gauche que de droite, il a vu Pinochet de loin, réfugié qu'il était dans les civilisations autochtones, mais il digère mal la grande presse chilienne pour la simple raison qu'elle rend les lecteurs lamentablement dociles. Ici, à Valladolid, avec *Por Esto !* chaque matin il se sent devenir intelligent. Au petit-déjeuner, le journal local le met debout. Avec *L'Estrella d'Arica*, sa ville chilienne si loin de Santiago et si proche de Lima, il lisait l'ordinaire. Ici l'ordinaire est complété par le piment de la vie, avec la page des opinions. De plus, il a trouvé un poste de professeur en marketing car il a plusieurs cordes à son arc. Son premier cours en marketing politique a été si passionnant qu'une étudiante a aussitôt eu envie de le mettre en pratique en lui écrivant cette histoire qu'il décide de nous offrir pour témoigner de ce qu'est la jeunesse d'ici, même si là n'est pas le but essentiel de notre visite, et il le sait.

« Puisque tout consiste à raconter une storytelling j'ai imaginé le cas de Chérif (pas shérif) qui, sous l'arbre à palabres, propose de débattre avec Mario, du thème : que faire des riches et des pauvres ? Dès leurs premiers mots ils tombent d'accord pour mettre fin à une telle opposition ! Chérif est riche de sa culture kabyle et espagnole, et Mario de sa culture espagnole et italienne, bref ils sont riches et nous sommes tous riches de quelque chose sur la planète. La division entre riches et pauvres n'est qu'une désagréable illusion pour inventer la jalousie.

Tout en célébrant joyeusement cette fraternité de vue, les deux hommes voient passer sur la route un piéton qui tend son pouce. Ils lui font signe, et ayant du temps à perdre, Momo l'auto-stoppeur s'avance pour s'asseoir sous l'arbre. En 2010, en stop ça prend tout de même deux jours pour aller de Mérida à Campeche, qu'il nous explique en professionnel de ce moyen de locomotion. «A cause du prix du pétrole ?» questionne Chérif. L'auto-stoppeur ne voit pas le lien. «Prendre un voyageur est un acte aujourd'hui plus gratuit que celui d'hier, et bien moins que celui de demain. Quand le prix du carburant double, ton transport devient encore plus gratuit !»

Au mot de gratuit, l'arbre sous lequel ils étaient, se met à frémir de haut en bas. Sa vie n'est faite que de gratuité : il lui suffit de puiser dans la terre et dans l'air !

Mario indique que rien n'est gratuit dans la vie et que le chauffeur qui le prend se paie de bonne conscience ! Momo nous fait des yeux ronds comme des boules de pétanque : «Vous voulez dire que ne rien encaisser pour me transporter serait secondaire, par rapport aux états d'âme du petit-bourgeois avec qui je bavarde ? Il me transporterait pour calmer sa solitude !»

Mario questionne Chérif : «Avons-nous un pauvre devant nous ?» et il répond : «Posons-lui la question ?» Momo raconte qu'il est de Cancún, une ville où il ne peut plus aller pour cause d'embrouilles, mais que bon, depuis, il a compris et fuit devant une seringue comme devant la peste. Voilà, il est riche de ses découvertes. Mais Chérif ne l'entend pas de cette oreille.

Pour lui faire plaisir, Mario avait fait semblant de croire la fable de Chérif du « nous sommes tous riches de quelque chose », alors qu'il est convaincu que toujours, riches et pauvres s'affronteront. La seule question digne d'intérêt est de savoir qui exploite qui, du riche et du pauvre !

A ce moment-là, une dame passe en vélo sur la route et à elle aussi, Chérif lui fait signe de s'arrêter. Comme elle a du temps à perdre, elle pose sa bicyclette et s'installe sous l'arbre. Elle s'appelle Mélanie et travaille à mi-temps pour profiter de la vie. Elle s'étonne qu'on puisse lui poser la question du « qui exploite qui ? » entre les riches et les pauvres ! L'homme étant un animal apte à produire plus qu'il ne consomme « naturellement », quelques-uns s'accaparent le produit supplémentaire, car ils détiennent les moyens de produire !

« Ecoutez-moi, clame Chérif, après un silence général, expliquez-moi pourquoi les riches laissent aller notre société contre le mur, vu qu'ils y risquent leur peau eux aussi. Au bout du chemin, nous sommes tous des humains ! »

Et Mélanie, un sourire aux lèvres, ajoute : « Moins il y aura de blé, et plus les riches seront riches. Moins il y aura de pétrole, et plus les riches seront riches. En conséquence pourquoi s'inquiéteraient-ils de l'amélioration du sort des pauvres ? »

Momo s'étant pris au jeu devine qu'il peut en placer une : « Les riches ne sont pas seulement les exploiters des pauvres mais sont aussi « la victoire » sur les pauvres, car les riches ne sont rien d'autres que des pauvres qui ont su s'en sortir. »

En conséquence, le sort des pauvres ne dépend que d'eux-mêmes ! Celui qui me prend en auto-stop devient un perdant : il m'abandonne une part de ses privilèges ! »

Mélanie qui n'avait pas fait attention à cet homme effacé dans un coin ajoute : « Sauf qu'actuellement, les riches sont de plus en plus riches, or sur la route, ils sont moins nombreux à te prendre ! Quand il y aura moins de blé, les riches seront les seuls à pouvoir se le payer comme gage de leur réussite, et que les pauvres crèvent ! »

Momo envoie alors au massacre à la tronçonneuse cette histoire en déclarant subitement : « Si j'étais un grand président, je mettrais la retraite à cinquante ans. »

Le voilà prêt à se prendre pour un président capable de manier la démagogie !

Chérif désappointé par la tournure prise par la discussion indique à Mario en guise de consolation : « Il te faudra écrire une histoire pour expliquer comment les pauvres peuvent seuls sauver les riches malgré eux ! », reconnaissant implicitement qu'il existe bel et bien une fracture sociale.

Mario réagit aussitôt : « Il est impossible de faire le bonheur des gens malgré eux ! Et surtout celui des riches ! »

Momo qui visiblement n'a pas voyagé pour rien, précise : « Les riches sont deux fois riches (ils savent directement tout de leur vie, et, par l'étude, peuvent prédire le futur des pauvres) mais les pauvres sont aussi deux fois pauvres (ils savent peu de leur vie, tellement ils courent derrière le temps, mais, par l'observation, ils peuvent prédire le futur des riches) ». »

En tant que gastronome, Mélanie s'explique par une observation concrète qui trahit ses origines françaises : « Jamais les riches n'ont découvert les mérites des cèpes des bois mais quand les pauvres en firent un bon plat, ils surent reprendre à leur bénéfice cette culture populaire. Pour preuve la Galice, où un Tarn-et-Garonnais, autrefois candidat suppléant à la députation, trouva des cèpes magnifiques. Ses amis espagnols s'extasièrent devant son émerveillement, en conséquence il en cueillit une bonne dizaine qu'il porta à l'hôtel les hébergeant, pour demander au cuisinier de les préparer pour le soir afin de prouver qu'ils étaient délicieux. Et à table que se passa-t-il ? Ses amis espagnols purent lui confirmer qu'ils étaient immangeables ! Evidemment, le cuisinier les avait préparés comme des asperges, à l'eau bouillante ! »

Mais l'histoire de tant de plats volés par les riches à la culture populaire, puis savamment enrichis, ne se reproduira plus : aujourd'hui le poulet haut de gamme pour le riche et le poulet en batterie pour le peuple.

Enfin, nous sommes arrivés au bout d'une histoire : aux riches la culture et aux pauvres la sous-culture ! Il est étrange de constater que dans les pays pauvres les rares supermarchés sont pour les riches et que dans les pays riches, les mêmes lieux sont d'abord pour les pauvres. »

Chérif répète en conclusion que nous sommes tous riches de quelque chose car le fait est bien connu, si l'argent est le critère de la richesse, il ne fait pas le bonheur de ceux qui n'en ont pas ! »

Pedro a précisé à son étudiante que les acteurs choisis n'en faisant qu'à leur tête, son texte est très mauvais ! Un cours de marketing est révolutionné quand les pauvres comprennent enfin, qu'à se tirer une balle dans le pied, ça soulage ! Un écrivain du Paraguay, Augusto Roa Bastos déclare dans *Fils de l'homme* : « Pour vivre longtemps, il faut vieillir » or les jeunes d'aujourd'hui refusent de vieillir !

Après cette atypique entrée en matière, nous demandons à Pedro ce qu'il a retenu de la dizaine de rencontres avec un Pepe tourmenté par cette seule question :

« En tant que Chilien, comment comparait-il le fascisme de Pinochet et celui des Truands ? »

Pepe et Pedro se sont rencontrés au Terminal en prenant un billet pour Mérida. Pepe a d'abord entendu son nom dans la bouche de la caissière puis il l'a retrouvé dans le bus, assis à ses côtés, d'où une première conversation pendant les deux heures du voyage.

— Etes-vous parent avec Ramón Díaz Eterovic qui raconte la vie du détective privé Heredia et de son chat.

— Ramón est né à Puntas Arenas et moi à l'autre extrême du Chili, à Arica.

Pepe a été un peu déçu d'apprendre que Pedro n'a participé à aucune résistance, préférant prendre son mal en patience, car Pinochet était un fasciste mortel. Son avis est parfaitement résumé par cette sentence d'un Algérien présenté par Monsieur Khadra : « Depuis que le monde est monde, la bonne parole continue de se casser les dents sur le verbe des gourous : le Bien n'a jamais triomphé du mal, c'est le mal qui finit toujours par jeter l'éponge, lassé de ses excès. »

Toute leur première conversation dans le bus a ensuite tourné autour de la manipulation car, quand Pedro a mentionné son métier de prof de marketing, Pepe a eu ce mot : « Vous croyez en la manipulation ! » Et Pedro a ajouté : « La manipulation scientifique ! » Pepe a compris qu'il avait trouvé son contradicteur préféré pour la controverse à laquelle il travaillait ! Le monde serait dirigé par les grands manipulateurs qui finalement se concentreraient à la Maison Blanche, dans les couloirs de la CIA que Pepe connaissait si bien, et dans toutes les officines de marketing capables de faire prendre des vessies pour des lanternes. En retour, les vrais révolutionnaires seraient les dénonciateurs de la manipulation, devenant ainsi la preuve vivante qu'ils ne sont pas manipulés puisqu'ils s'efforcent de mettre à jour toutes les théories du complot venues de partout². Ce faisant, ces révolutionnaires théâtraux transfèrent l'âme du peuple dans le cœur même des manipulateurs puisque les manipulés seraient tous des idiots à éclairer ! Ainsi, et Pedro en fut d'accord, des

² Josep comprit alors cette phrase : « Chaque fois qu'ils trouvaient la vérité ils ne pouvaient s'empêcher de sortir leur pistolet pour lui envoyer une balle en plein cœur ! » Qui était « Ils » ? Les adeptes de la théorie du complot révélant la nature du complot !

millions de Soviétiques ont fini par croire que le paradis était à l'Ouest, aidés en cela par des membres du KGB retournés par des agents de la CIA, dont le premier d'entre eux, leur chef, le dénommé Gorbatchev, et ils ont fait ce que certains ont osé appeler « Révolution », car les manipulateurs prennent les mots, les essorent et leur font cracher leur sens !

— Comment le nier, il existe de grands manipulateurs qui depuis la nuit des temps vous montrent la lune pour vous inciter à oublier le soleil ! dit Pedro.

— J'en conviens, j'ai moi-même été si souvent dirigé vers des fausses pistes ! Une petite fatigue et hop, les manipulateurs scientifiques comme vous, nous égarent ! réplique Pepe.

— Aujourd'hui, quand on remonte les fils, jusqu'aux Puissants qui les tiennent, le plus souvent les USA sont à la manœuvre. Le prof en marketing étant aussi prof de géographie devient alors un dénonciateur en chef des manipulateurs. Il montre le soleil afin d'éviter de passer son temps à observer un leurre, même si la lune a quelque existence.

— Si les hommes sont seulement des marionnettes entre les mains des manipulateurs, où est passé la lutte des classes ? Comment le nier, j'ai parfois la sensation qu'à passer son temps à dénoncer les manipulateurs, on prend le risque de devenir un spectateur de la scène qui se joue devant nous. Et les spectateurs ne sont pas dans l'histoire...

— Je ne comprends pas, prenez un exemple...

— Les exploiters mettent tout en œuvre pour nous réduire au rôle de spectateur de notre propre histoire ! Le doigt qui montre le manipulateur devient lui-même manipulé, puisqu'il s'adresse à des spectateurs ! Le Mexique est traversé par une double violence faite de milliers de morts : celle du Crime organisé, à laquelle répond celle de l'armée et de la police... institutions gangrenées par le Crime organisé. Votre doigt nous montre les truands faisant le jeu des Puissants des USA, et fait oublier les millions de Mexicains pour qui les truands sont une bonne chose, même si leur espérance de vie est réduite à trente cinq ans ! Pour le doigt qui montre le soleil, le peuple n'a d'intérêt que s'il est manipulé, trompé, car ainsi il justifie la présence et l'action du doigt.

— Vous voulez assurer que la « théorie du complot » se fonde seulement sur le besoin d'exister de ceux qui la révèlent ? Les dénonciateurs de cette théorie auraient pour seule motivation la glorification de leur statut de savant ? Mais le principe de l'avant-garde éclairée n'est-ce pas le cœur même de la théorie de la lutte des classes ?

— Si le peuple, supposé faire l'histoire d'après Marx, n'est qu'un tas d'idiots qu'il suffit d'éclairer, la lutte des classes se réduit à la dénonciation des manipulateurs. Une dénonciation le plus souvent inutile, car, qui mieux que le peuple, peut voir à l'œuvre les manipulateurs ? Si des millions de Mexicains pensent sincèrement et avec justifications que le Crime organisé est une insurrection révolutionnaire (comme le pense Hillary Clinton), ils sont tout aussi nombreux à penser exactement le contraire avec des tonnes d'arguments ! La dénonciation devient criminelle quand elle confirme que face aux Puissants, nous sommes irrémédiablement piégés, alors que d'autres très nombreux luttent sans repos pour vivre !

Ne pouvant tomber d'accord sur ce thème, leur discussion a viré sur le terrain culturel, c'est-à-dire le surréalisme, le peuple, et donc la gastronomie chilienne.

Finalement Pedro ne savait rien de Pepe, sauf qu'à son avis il a été assassiné... par les champions en manipulation économique qu'il disait avoir à ses trousses, la frange meurtrière du Mont Pèlerin.

Pedro, en découvrant dans le Pepe que nous lui présentons, un engagé d'hier dans la résistance à Franco, puis un désenchanté avant l'heure, évoque le rapport entre désenchantement et trahison. Le traître change de camp, pas le désenchanté. Le traître par excellence, le Péruvien Vargas Llosa, est athée comme l'écrivain Vazquez Montalban [Pedro n'a jamais fait le rapport entre Pepe et Manuel], mais pas de la même manière. L'idéologie dominante, parmi tant d'autres phénomènes, oppose les croyants et les athées, comme elle crée tant d'autres fausses oppositions pour construire des cases, distribuer les rôles, jouer avec ses propres marionnettes.

Vargas Llosa est un athée qui pense que l'homme, par la littérature, peut créer la divinité capable de nous pousser à vivre autre chose que la banalité du quotidien. La littérature est son dieu à lui, sa route vers la postérité, son confessionnal aussi.

Vazquez Montalban, un athée qui pense qu'il n'y a qu'un fait, les réalités et que tout le reste en découle. Ni dieu, ni postérité, ni fuite n'existe en soi mais chacun porte en lui un dieu, une pulsion de fuite et un rêve de postérité. Sa religion devenant un élément de la réalité qui ramène le croyant...à la réalité. Pedro nous indique :

— Quand j'ai parlé de l'Opus Dei — un des grands manipulateurs de la vie chilienne —, je comprends mieux son sourire mi figue mi raison, mi approbateur mi dubitatif.

— Une fois, Pepe a rencontré un des grands amis de Manuel, le cardinal Vicente Enrique Tarancon, décédé en décembre 1994. Tout le monde sait que l'Eglise catholique espagnole a été un des piliers du franquisme, que l'Opus Dei y a fait son nid, mais qui sait que ce cardinal fut un des sauveurs de l'humanisme quand la police politique de Franco frappait à l'aube ? Non, il ne fut pas le sauveur de l'Eglise comme, après sa mort, certains manipulateurs l'ont prouvé, mais seulement le sauveur de l'humanisme. Manuel a toujours gardé en mémoire les visites faites à Solsona, au siège épiscopal de celui qui était alors évêque, pour lui demander d'inter-céder auprès des autorités en faveur de tel ou tel progressiste emprisonné. Et il l'a fait avec parfois quelques succès ! Solsona n'était pas antifranquiste mais afranquiste ! Il est devenu cardinal avec Paul VI, un titre que Jean Paul II, qui croit que la planète est toute polonaise, aurait eu plaisir à lui enlever, précise Josep.

— Je comprends, s'exclame Pedro, qui finalement était plus disposé à nous écouter qu'à nous parler... d'autant que Josep, incapable de comprendre l'histoire de l'étudiante a, au moins, retenu ce mot «manipulation».

Josep devient bavard à souhait :

— Je veux ajouter autre chose sur la manipulation. En dénonçant sévèrement cet évêque, des franquistes en firent un antifranquiste ! Mais, ceux qui tirent les ficelles sont deux à se renvoyer la balle : ceux qui disent qu'un tel cardinal ne peut pas exister en Espagne (ou qu'il ne représente rien) et ceux qui clament plus fort, car ils ont plus de pouvoir, qu'il est le diable en personne, ce à quoi les précédents rétorquent... qu'il y a manipulation ! Et cet affrontement peut durer longtemps... puisque les deux camps sont indirectement solidaires : ils veulent tous deux nous cacher la simple réalité, un évêque afranquiste !

— Je comprends seulement à présent, indique Pedro, que la réalité est plus simple qu'un affrontement de manipulateurs : un afranquiste pouvait exister par humanisme... Pepe ne m'a rien dit de tout ça car il ne voulait pas m'influencer mais m'étudier tel que j'étais, pourtant on a parlé de religion...

Là Pedro a rappelé la discussion sur le parallèle entre MVLL et MVM. L'un a quitté le Pérou d'un dictateur grâce à une bourse, au moment où l'autre n'avait même pas son passeport pour quitter un dictateur ! Les deux aiment le voyage tout en restant attachés l'un au Pérou et l'autre à Barcelone, mais pas le même voyage. *La Retirada* de 1939 n'était pas un voyage au sens touristique (le sens dominant) mais un voyage

« forcé » et quand Pepe écoutait Pedro, comment n'aurait-il pas pensé à son propre voyage forcé qui l'obligea à faire le tour du monde !

Dire que *la Retirada* a été une fuite rend ce moment d'histoire ridicule, car le sens dominant de fuite est négatif. Quelle étude élucidera le rapport entre fuite et fuite, peur et peur, souvenir et souvenir, ou entre fidélité et fidélité ? Il existe une fuite positive, une peur positive, un souvenir positif, comme il existe une fidélité positive et un humanisme positif.

A chaque fois, nous sommes face à la même situation : MVM circule dans les bas-fonds de la société et MVLL dans les hauteurs, même si ces hauteurs sont pires que les bas-fonds populaires. Tous deux refusent un rôle de marionnette, ce qui les rapproche, mais sans jouer la même partition.

Le fascisme historique, dit flamboyant, s'est imposé de 1920 à 1950 en marquant l'histoire du monde, jusqu'à donner un nom à ce phénomène ancien. Ce fascisme avait une fin prévisible, car il tenait surtout à un homme. Il alla des premières exactions des fascii de Mussolini aux décisions du maccarthysme étatsunien.

Déconsidéré, le fascisme s'est ensuite fait rampant ; autour des années 2000, il a défrayé la chronique en Autriche, mais l'actualité le voit revenir aussi vite qu'il « disparaît ».

Alors je demande :

— Comment l'immortalité du fascisme retenue par Pepe, vient se glisser dans ce raisonnement ?

— La peur a changé de nature me précise Pedro. Le fascisme de Mussolini s'est imposé par la violence sur un peuple plus ou moins réceptif. Avec le fascisme actuel, cette violence devient secondaire par rapport à une violence que chacun s'impose à lui-même ! Le courant écologiste alimente le plus fréquemment cette peur nouvelle du futur. Peur devant ce qu'on mange, l'air qu'on respire et l'épuisement de l'humanité. La croissance démographique devient même une peur ! Autant de questions bien réelles, sauf que la « pédagogie » de la catastrophe est celle de la mort, et non celle de la vie. Elle s'aggrave avec le discours « révolutionnaire » : demain l'école va devenir une catastrophe, demain le crime va s'imposer, demain l'injustice fera table rase des acquis sociaux. J'ai fini par tomber d'accord avec Pepe ! Laissons le doigt montrant les manipulateurs, pour être avec les vivants qu'il est si bon de croiser ici ou là sans se voiler la face : les problèmes concrets réels ont de quoi inquiéter... surtout si la critique ne s'accompagne que faiblement de propositions d'alternatives. Si nous nous faisons peur, le fascisme rampant devient immortel. Il tient moins à une pression extérieure d'un chef quelconque, qu'à une pression interne à chacun, pression s'auto-alimentant de nos déboires personnels. En 1920, l'aile communiste de la Révolution pensait la mort du capitalisme pour demain matin, jusqu'à minimiser (ou ridiculiser) le fascisme en marche. Un siècle après, le capitalisme est toujours là, plus puissant que jamais, du moins à mes yeux.

A écouter Monsieur Eterovic, nous passons d'une phase dominée par l'optimisme issue du dix-neuvième siècle, à une phase de pessimisme issue du vingtième siècle centrée sur cette question : Qui est cet autre nous-mêmes, qui suscite, en nous, la peur ? Bien sûr, la peur nous est aussi naturelle que la joie. La peur vient de la conscience de la mort quand la joie vient des merveilles de la vie. Le fascisme espagnol n'a pas crié à tout hasard : « *Viva la muerte* ». Il s'agit au contraire du slogan le plus travaillé de toute l'humanité. La religion transcende souvent la peur de la mort par une promesse de paradis, un paradis qui peut pousser au cri de « vive la

mort » afin d'effacer les drames du présent. D'où le refus du suicide, si fort dans la religion catholique, car il transgresse le pouvoir de dieu !

Le premier élément fasciste a eu pour nom l'inquisition. Ce n'était pas encore un fascisme car il fallait la victoire démocratique, pour ensuite imposer un retour de bâton, globalement fasciste. L'inquisition s'alimente de la peur de l'autre, un mécréant, et cette opinion n'a pas cessé depuis, de marquer les esprits. Cette peur de l'autre s'est changée en peur de nous-mêmes à partir du moment où nous avons gagné en liberté ! Si nous sommes libres, nous sommes responsables, et si nous sommes responsables alors nous pouvons nous effrayer de nos propres actes éventuels ou réels. Le fascisme rampant tente donc d'effacer la notion de culpabilité. Nous cessons individuellement d'être coupables car nous sommes tous responsables.

Pedro éclaire en partie la phrase énigmatique : « Le fascisme est devenu immortel : voir Pedro Eterovic. ». Globalement, pour contrer le racisme et la xénophobie, nous répétons que l'autre est notre frère et qu'il apporte à la société, non les méfaits de sa présence, mais les talents de son intelligence ; une position morale malheureusement sans conséquence, car la question de la présence des étrangers n'est plus morale mais sociale. Il prend le travail des autochtones ? Suffirait-il de donner du travail à tous pour que la peur cesse ? Il existe une mutation réelle de la peur symbolisée par les effets impalpables de la radioactivité, et l'invisibilité de cancers qui s'annoncent à l'heure dernière. Quelle différence avec la lèpre ou la peste ! Le fascisme rampant s'alimente aux drames nouveaux de la lucidité. Certains ne vont plus voir le médecin pour s'éviter les mauvaises nouvelles ! Un homme libre a la possibilité de devenir lucide et ce faisant le pessimisme peut l'emporter ! L'étranger bouc émissaire sert aussi à soigner le fardeau de la liberté ! Nous retrouvons là une constante du fascisme qui prétend libérer du fardeau de la liberté. Adorez donc le chef qui vous libère de tous les soucis car lui, il a les moyens de tout résoudre. Il devient d'autant plus le sauveur suprême, qu'il débarrasse ses sujets des soucis de la vie ! Ce fardeau n'est pas seulement celui du chômage. Je ne néglige en rien le poids du social dans la constitution de tout être ; disons que le poids du travail est un élément, important certes, mais limité tout de même, dans une vie. On se souvient de ces hommes qui rejetaient l'étranger, car il venait prendre « nos » femmes !

Le capitalisme d'aujourd'hui détruit la propriété plus que tout autre système. Il la détruit pour la concentrer en quelques mains (les multinationales) ou pour la rendre diffuse dans quelques mains (la possession d'actions par exemple). Le fascisme flamboyant a célébré la petite bourgeoisie, celle de la boutique et de l'artisanat dans les villes, et de la petite paysannerie dans les campagnes car la propriété était en temps là, la condition de la liberté ! Je sais, les adeptes de « la propriété c'est le vol » vont crier au scandale mais tout paysan qui se respecte a toujours cherché à devenir propriétaire, non pour voler son voisin, mais pour être maître chez lui. Bien sûr, ce fascisme là savait en même temps s'allier, jusqu'à un certain point, avec la grande bourgeoisie. Mais jusqu'à un certain point ! Le grand banquier qui servit Franco dans son ascension a pensé récupérer les bénéfices lors de la victoire, mais l'Etat fasciste n'est pas aux ordres des banques, il est aux ordres du chef !

De son côté, le fascisme rampant sait que l'épicier du coin est aujourd'hui un « franchisé », que le paysan travaille en fonction des commandes de la grande distribution et que s'il reste une gamme encore importante de petits propriétaires, comme de petits entrepreneurs, ils sont sous la coupe des géants de ce monde, ils craignent de devenir salariés jetables et corvéables. Face à cette peur compréhensible de l'homme nu, ce fascisme rampant réinvente la propriété et cette réinvention

commence par la propriété des femmes. « Que l'homme soit au moins propriétaire de la femme ! »

Or, l'accès aux libertés a aussi concerné les femmes grâce aux combats féministes du vingtième siècle et ce point de fixation pour tout un courant politique, a entraîné une contre-offensive. D'où l'appel à l'aide lancé aux religions par les fascistes d'aujourd'hui !

L'étranger, adversaire le plus visible de tout le fascisme rampant, arrive à présent dans des nations qui veulent se l'approprier ! Hier des nations devenaient propriétaires de colonies ; aujourd'hui elles reçoivent des immigrés ! L'étranger est le citoyen de seconde zone vivant avec une épée de Damoclès au-dessus de sa tête : à la moindre faute, retour au pays ! Mais la haine envers cet étranger sert aussi à masquer le désir de soumettre les femmes. Tout est bon pour conserver l'illusion d'une propriété sécuritaire surtout en faisant de la sécurité un impératif opposé à la sécurité sociale.

Le fascisme rampant est immortel car il devient de plus en plus une part de la « demande » sociale. Les citoyens veulent des caméras de vidéo surveillance (la vidéo protection en langue moderne), des vigiles dans leurs quartiers sécurisés, ils appellent de leurs vœux un fascisme qui peut garder une forme modérée quand il avance à dose homéopathique. Mais parfois la religion aidant, un fou de dieu tape du poing sur la table, ce qui produit le fascisme religieux, le religieux cherchant à s'imposer au politique !

En conclusion, Pedro nous fit cette confidence : « Pour parodier Mussolini nous en sommes arrivés à ce constant : « L'individu fasciste, c'est l'absolu, l'âme de l'âme ». Et tant pis si nous heurtons les adeptes de l'homme nouveau....

Pedro Eterovic est un homme grand, seul, et même grandement seul. Dans sa modeste maison, il est entouré de quelques livres, ceux indispensables à son travail actuel :

— N'avez-vous pas eu du mal à vous adapter à votre travail de prof de géographie, en plus de celui de prof en marketing ? ai-je demandé pour qu'on parle un peu de lui.

— Je viens d'un désert où j'ai joué le rôle de spécialiste de l'eau ce qui m'a conduit à l'archéologie. Dans les zones sèches, les vestiges se conservent mieux. Puis, tous, nous avons une fissure dans le cœur. Pour des raisons sentimentales, familiales, culturelles, sociales, historiques. Une fissure définitive que l'on se cache ou que l'on exhibe suivant le caractère. Après quarante ans, c'est trop tard, nous sommes tous blindés pour une simple raison : nous savons qu'il nous reste peu de temps à vivre avec cette douleur ! Une sécheresse a cassé ma vie. Ici, en retrouvant les questions de l'eau sous un autre angle, je me replonge dans une passion de jeunesse. Mais laissons cela, et parlons plutôt de ce que j'avais cru être votre rêve, quand vous m'avez demandé de parler de Pepe.

— Un rêve ? glisse Encarnación.

— Celui de croiser l'histoire d'Herrera, avec celle de Pedro et de Jean Leaphorn, car Pepe avait été marqué par sa rencontre avec Herrera.

— On pourrait même y ajouter le commissaire Montalbano, complète Encarnación.

— Je ne connais pas Montalbano mais je l'imagine aussitôt, précise Pedro.

— En guise de cadeau nous vous offrirons à la prochaine occasion une de ses enquêtes, en remerciements pour votre patience à notre égard.

Nous nous sommes séparés par un abrazo fort et sincère, après lui avoir demandé des références sur l'oublié de l'après-midi : *el Yunque*.

— En prévision de cette question, nous dit-il, j'avais préparé ce papier que j'ai failli oublier de vous donner, avec l'adresse d'un homme à aller voir, celui que Pepe a rencontré le matin du 8 octobre, un ancien du *Yunque*. Il habite à deux pas et il vous éclairera : la mode est aux confidences des renégats de cette organisation politico-religieuse que je différencie mal de notre Opus Dei.

*

Il était temps de retrouver Carlina pour reprendre la lecture du manuscrit où nous l'avions laissé – au moment où Muriel a finalement obtenu, pour son père, le droit de visiter l'exposition. Elle nous attendait avec impatience devant un magnifique jus de fruits où l'ananas se mélange avec le citron et la feuille de *chaya* ce qui donne une couleur verte peu habituelle pour une boisson que les habitants appellent *zac kabah*. La *chaya*, source de protéines, vitamines, calcium et fer, m'explique Josep, peut être dangereux car ses feuilles contiennent aussi du cyanure. Pour éviter l'élément toxique, il suffit de jeter les feuilles dans l'eau bouillante pendant vingt minutes mais pas dans un plat d'aluminium car ça produit une réaction qui donne la diarrhée. Le phénomène est le même avec le manioc.

Ne sont-elles pas étranges ces plantes à double effet ? Comment des humains ignorant la chimie ont-ils découverts de tels phénomènes ?

Autrefois Josep aurait opté pour un cocktail (le sommet de la civilisation) à la place d'un jus de fruits, mais à présent la chimie de son foie et les ordres de sa femme étaient stricts : le cocktail a été rangé dans les tiroirs du souvenir. Parmi eux, il se souvenait de celui inventé par un barman d'Agen, en France, dans un bistrot près du théâtre où il avait voulu mélanger du vert et du rouge mais dans tous les cas ça faisait une couleur marron peu agréable et sans avenir commercial qu'il désignait du nom de : *Juquin* !

Et puis la feuille de *chaya* il suffit de la cueillir sur l'arbuste du patio de la maison haut de deux mètres. Partout dans la région elle est une référence gastronomique retrouvée, car pendant un temps, ce passé millénaire a été méprisé au nom de la modernité des produits made in USA. Cette feuille, l'épinard maya, peut aussi servir pour des soupes, des sauces, des desserts et y compris des salades. Un produit à disposition !

Josep s'est mis généralement à la gastronomie locale en ce qui concerne les fruits et légumes, mais pas du tout en matière de viandes. Parmi les aromates *l'achiote* ou le *rocou* permettent d'apporter une couleur orange (tout ce qui est *pibil* comme le poulet *pibil*) présente dans certains fromages européens comme la boulette d'Avesnes, la mimolette, le cheddar, l'edam, ou dans les biscuits à l'orange *Chamonix*. Mais la vedette s'appelle *chili habanero*. Elle produit des sauces capables de mettre le feu à la bouche. Concernant les desserts Josep plonge dans son enfance avec les sucres d'orge (el *alfeñique*), les meringues, les massepains car en fait, avec certes des produits locaux, toutes les sucreries ont été importées par les sœurs d'un couvent de Mérida et le passé n'a pas subi ici les transformations du franquisme finissant. Si le chocolat ne pouvait venir d'Europe, sa préparation oui.

[La lecture reprend où je l'avais laissée pour raconter l'attente d'une expo à visiter.]

Muriel, ignorante en matière de chimie mais très heureuse suite à la réponse du directeur de prison, veut se montrer aussitôt très serviable :

- *Monsieur le directeur, dois-je vous envoyer des habits civils?*
- *Ne vous inquiétez pour aucun détail, la prison conserve ses habits civils et nous les reprendrons de la réserve pour ce petit détour.*
- *Je ne vous retarde pas davantage, en vous remerciant de nous avoir fait gagner du temps à tous les deux. Au revoir, monsieur le directeur.*

Plus tard, je comprendrai, en me mettant à écrire, la raison de cette exception aux règles en vigueur dans la prison : le directeur a toujours eu un faible pour Manuel qui n'était autre qu'un grand écrivain barcelonais, que mon ignorance n'avait jamais mis sur ma route. Oui, Pepe avait bel et bien eu un frère ! Et quel frère !

Pour le moment, je me contente de l'immense privilège consistant à pouvoir annoncer une bonne nouvelle à un prisonnier. Pour la première fois de ma carrière j'apprécie cette heureuse position, mais je ne sais de quel gant me munir. Montrer de la joie ou en rester au langage administratif neutre ? Détailler toutes les explications ou évoquer la décision, et basta ?

- *Pepe, la visite de Muriel, a dû te secouer ?*
- *Peut-on rendre hommage à ses enfants, Gregorio ?*
- *L'ordre des choses voudrait plutôt que les enfants rendent hommage aux parents !*
- *L'ordre des choses ? Tu parles comme un gardien professionnel, Gregorio. Je croyais que tu avais un emploi de vacataire !*
- *Pas du tout, j'ai passé les concours et comme tous les jeunes, je commence là où c'est le plus dur, à garder des prisonniers cent fois plus malins que moi, mais je ne le dis pas pour toi qui n'essaie jamais de me ridiculiser.*
- *Comment un prisonnier peut-il ridiculiser son gardien ?*
- *« Attention », m'a dit l'un d'eux hier, devant ses amis qui riaient : « si Zapatero gagne à nouveau le 9 mars, les chaussures seront toujours en soldes », et j'ai seulement fait semblant de comprendre.*
- *Zapatero, ça signifie, marchand de chaussures ; le jeu de mot est l'art le plus inutile que je connaisse depuis que les mots sont devenus de viles marchandises.*
- *Les mots, des marchandises ?*
- *Prends gardien, celui qui te va si bien : les maîtres du monde tuent les divers sens de ce mot pour ensuite l'offrir au plus offrant. Après la suppression des temples, où sont les plus beaux des gardiens, les gardiens du temple ? Ils surveillent les caisses des supermarchés !*
- *Ecoute Pepe, j'en viens au but de ma visite : Muriel t'a obtenu une faveur du directeur !*
- *Une faveur, or je ne demande rien ! Voilà encore un autre mot marchandise : gagnant-gagnant (traduit directement de l'anglais). Pour oublier les perdants et les*

coupables dans l'histoire, effaçons-les du vocabulaire afin de leur enlever ainsi toute réalité ! Que pouvait donc demander pour moi, ma fille Muriel qui a gardé le prénom et le nom de sa mère ?

— Le 25 février tu reverras les rues de la ville, non suite à une libération anticipée mais pour te permettre une visite autorisée : celle de l'exposition à la gloire de ton frère !

— Tu es mûr pour l'écriture, Gregorio, aussi je te demande d'être plus clair.

— En ce moment, Barcelone propose une exposition sur Manuel, ce frère dont tu m'as parlé de manière trop énigmatique, et Muriel t'a obtenu le droit d'y passer une heure. Si tu regardais plus souvent la télé, tu saurais que Manuel, au Palau Robert, bénéficie de quelques salles pour rappeler ses talents de cuisinier. J'avais cru qu'il était un de tes fantasmes, mais je sais à présent qu'il a existé. Muriel a pensé qu'en te replongeant dans cet univers – elle dit que l'expo est un univers – ça t'aidera à mieux survivre. J'ai tout de même une question : toutes mes maigres recherches indiquent que Manuel a été fils unique. Alors...

— Et Franco, qui sait aujourd'hui qu'il a eu un frère ? Et le grand Antonio Machado pourquoi avoir oublié son frère appelé... Manuel ? Et Hillerman avait-il un frère ? La notoriété des grands hommes efface d'abord les frères. Dans la France que j'aime, qui connaît le frère de Jaurès ? Ma surprise fut totale aux USA quand j'y ai découvert, qu'au nom de la démocratie, aucune notoriété ne pouvait effacer les frères : des frères Kennedy, aux frères Rockefeller, avec aujourd'hui le frère Bush, nous sommes toujours dans l'univers des Brothers...

— Et Manuel t'a enfoncé, pour confirmer la tradition ?

— Dans les tiroirs du bureau d'un disparu que j'ai recherché, j'ai trouvé un extrait d'une revue poétique, un poème intitulé Gauguin qui se termine par : « Les vers incompréhensibles de Mallarmé ». Et Manuel a écrit ironiquement, sans doute pour se moquer de moi, ou par autodérision : « Ainsi s'achevait ce poème, d'un auteur dont le nom ne dit rien du tout à Pepe. » C'était une des poésies de Manuel qui voulait me ridiculiser, en montrant ainsi mon ignorance. J'ai connu aussi bien que lui, le restaurant incroyable, Casa Leopoldo, où nous sommes allés avec notre père, et qui est une source inépuisable de nostalgie ; mais là aussi, il a fait comme si nous ne partagions pas cette même enfance, comme si je n'avais jamais lu ses poésies...

— Dans l'exposition, une table est consacrée à Casa Leopoldo. La nostalgie tient à un restaurant plus qu'à un poème ?

— L'Espagne n'a jamais inventé une soupe chaude. J'ai la nostalgie des soupes chaudes ! Manuel s'est mis dans la peau d'un disparu qui voulait lire jusqu'à la nuit tombée et en hiver voyager vers le sud. Au nom de la nostalgie.

— Vous êtes mûr pour la visite ?

— Ici, je suis nourri, soigné et logé aux frais de l'Etat, que puis-je demander de mieux, moi qui n'aie plus rien sur mon compte en banque ! Même dans les maisons de retraite, les pauvres sont rarement seuls dans une chambre, comme celle d'ici ! Mais bon, ne sois pas triste Gregorio, tu m'apportes tout de même une belle nouvelle ! A la simple pensée de remettre, l'espace de quelques heures, mes vieux habits remisés qui sait où, je rêve un peu ! Attention cependant, des tueurs veillent sur moi !

— Je ne savais comment te l'annoncer. En félicitant ta fille si persuasive ? En remerciant le directeur si compréhensif ? Ou les organisateurs de l'expo Manuel ? Je vais retenir de notre conversation que nous serons trois gardiens à pouvoir nous cultiver un peu, en t'accompagnant ! Ne crains rien de ceux qui cherchent une vengeance ! Mais qui sont-ils ?

– Une secte, une infâme secte ayant partout ses entrées, ce qui rend les prisons très protectrices de ma vie, car ils ne vont pas jusqu'en de tels lieux trop contrôlés ! Ils ont oublié que l'homme avait une âme !

– Mais pourquoi ne pas les dénoncer ?

– J'ai tué par amour et ça s'appelle un crime. Ils tuent par devoir et ça s'appelle un service ! Ils sont un service public ! Personne ne peut rien contre eux. Sauf Manuel, qui, grâce à ses précautions, a pu éviter leurs griffes, mais il a été rattrapé par la fatigue. Gregorio, méfies-toi de la fatigue, la pire des morts !

– Bref, avec Manuel nous allons pouvoir nous cultiver !

– Vous cultiver ? Revenons à ma fille. A en croire Manuel, je n'aurais pensé à Muriel mon épouse qu'une fois dans ma vie, quand, conduisant une enquête à Madrid au moment d'une distribution de prix, j'ai eu envie de tenter un retour sur moi-même. Et encore... pour une histoire de cul ! Or je n'ai cessé de penser à elles, Muriel et Muriel ! Gregorio, je te mets en garde tout de suite : il y a loin de la fiction à la réalité ! Il y a loin de la culture à la culture. Manuel s'est servi de moi, car la culture se sert de nous ! Et pendant ce temps la liberté est ailleurs !

– Manuel ? Est-ce vraiment son nom ou peut-être un pseudo ?

– J'en conviens, il a beaucoup utilisé, avec grand plaisir, des pseudos, donc pourquoi ne pas y inclure Manuel ! Tous les noms de romanciers sont des pseudos ! Nous avons été en prison presque au même moment, et nous avons dû subir une opération cardiaque presque au même moment. Le hasard a fait que nous nous sommes croisés dans le même centre de rééducation. Pour qu'on ne fasse pas de rapprochement entre nous, quand il a vu que j'étais là, il s'est donné un pseudo !

– Incroyable ! j'ai noté ce mystère : l'héroïne de Galindez, se prénomme Muriel ! Manuel voulait te voler ta fille ?

– Non, au contraire, il voulait l'honorer pour que je le pardonne des crasses qu'il m'a faites, du rôle qu'il me fait jouer. Il la présente comme une femme du peuple qui étudie jusqu'aux limites extrêmes de ses convictions.

– Comment en être si sûr ? Tu as parlé de ça avec lui ?

– J'ai découvert le livre comme tout le monde, à sa sortie en 1990, et nous savions tous les deux que l'attitude de Muriel ne pouvait que me plaire.

– Dix ans après, pour compliquer la relation est apparue Urania, qu'invente Vargas Llosa dans La Fête du bouc, pour effacer Muriel ; Urania l'héroïne qui dénonce aussi la dictature de Trujillo.

– Le combat entre Manuel et Mario s'est livré par livres interposés. Mais je ne vois pas pourquoi Urania effacerait Muriel ?

Au cours de cette discussion je répète les réflexions de ma femme, donc je suis incapable d'argumenter et je relance la conversation en observant :

– Muriel commence son étude par le Pays Basque tandis qu'Urania, commence par Saint-Domingue mais toutes les deux viennent de Nueva-York. Le même point de départ pour deux destinations opposées afin de rencontrer le même problème ! Autrefois, on croyait que toutes les routes menaient à Rome ; en fait elles conduisent à la dictature.

– Dix ans après, Vargas Llosa n'a pas directement copié sur Manuel car les deux sont de grands écrivains avec leur propre imaginaire.

– Ma femme me dit que la phrase clef est la suivante : « A un moment de ta vie, tu te fixes un code pour toi-même ». Pour Manuel il s'agissait de rester avec le peuple et pour Mario d'agir par l'intermédiaire des honorables cercles du pouvoir...

– A y repenser voici ce résumé : Muriel et Norman sont dans un bateau, Norman tombe à l'eau, qui reste-t-il sur le bateau ? Urania et son père sont dans un bateau,

le père tombe à l'eau qui reste-il sur le bateau ? Deux histoires totalement parallèles, avec Muriel fille du peuple et Urania fille de ministre. La différence : Muriel en arrive à Trujillo par Galindez donc par un opposant et dit dès le départ : «Je ne veux pas connaître toute la vérité sur l'affaire Galindez, je ne veux connaître qu'une vérité.» Ce qui laisse la porte ouverte à d'autres vérités, et en particulier à celles que découvrent Urania... pour détruire la vérité chère à Muriel, à savoir l'action citoyenne, le nom même de la démocratie, qui pour Manuel naît du peuple, et pour Mario des élites ! Ta réflexion et celle de ta femme sont peut-être pleines d'intelligence !

– *Ajoutons que Galindez était surtout un nationaliste basque et pas un révolutionnaire social pourtant il devient très dangereux pour le système Trujillo !*

– *Manuel a toujours aimé les expériences limites qui nous sortent de tous les dogmatismes et raccourcis sociologiques réduisant à la classe ouvrière, la classe révolutionnaire. Disons avec Mario qu'une classe dominante démocrate est possible et avec Manuel que cette possibilité est fonction de certaines luttes sociales car au sein même de ces luttes la liberté n'a pas toujours été la référence...*

– *Juste une ultime question, le métier de ta chère Muriel ?*

– *Etudier les dinosaures ! Elle est paléontologue quand la Muriel de Manuel étudie la vie d'autres dinosaures car Galindez en était un...*

– *Quittons-nous aujourd'hui sur ce mot : Vive Muriel !*

*

Cet émouvant bavardage ayant dépassé tous les précédents, en sortant du travail, j'ai eu envie de me précipiter au Corte Inglés pour y acheter L'Homme de ma vie et Milenio. En principe, je devrais lire dans l'un, le récit des derniers instants de Pepe dans Barcelone, avant qu'il ne quitte la ville pour se protéger de ses ennemis et pour l'autre, j'aime ce titre qui ridiculise un lieu commun : la femme de ma vie !

Un jour, disant à Pepe que le Barça était au plus mal, il m'a rappelé sa haine des lieux communs :

– *Tu parles comme la classe dominante qui fabrique chaque matin des lieux communs. Le Barça ne peut pas être malade. Son public oui, mais là, silence, car si le peuple est malade ça conduit à la recherche du vrai coupable. Si le Barça est malade, on se dit que les joueurs ne sont pas bons, que les dirigeants ne sont pas bons, que les finances manquent. J'ai plusieurs fois voyagé jusqu'à Bangkok. Une première fois, du temps où le Barça avait Cruyff, puis du temps de Maradona, et le Barça renvoyait alors une image vivante chez les chauffeurs de taxi. Mais à présent, l'image est perdue car le peuple est perdu. Gregorio, le peuple est perdu ! Pour le retrouver, tuons d'abord les lieux communs.*

– *Que le foot soit une religion, n'est-ce pas un lieu commun ? ai-je dit.*

– *As-tu cinq minutes pour que je te réponde car c'était là aussi un sujet de dispute permanent avec Manuel !*

– *Oui, aujourd'hui la prison est calme.*

– *Si la religion se limite à la communion des saints pour tout partager ensemble, le foot est une religion. Si la religion s'appuie sur la passion populaire, le foot est une religion. Si la religion sert à oublier les drames du quotidien et leurs causes, le foot est une religion. Mais il ne s'agit là que des effets et non des causes, de cet universel, que sont les religions.*

– *Maradona ne peut pas être une divinité ?*

– *Pour Manuel, le foot est une religion presque laïque mais, moi au contraire, je le considère comme une anti-religion ! J'ai mis longtemps à me libérer de mon frère*

pour en arriver à cette opinion ! Oui, Maradona est adulé au même titre qu'une divinité, pourtant entre le joueur de foot et elle, la différence n'est pas mince : l'un est un être vivant et l'autre un être mythique. Maradona, en dehors des terrains de foot, est un homme qui a traversé les mêmes crises que des milliers d'êtres ordinaires. Comme pour le cochon tout a été bon chez lui pour les maîtres du marché. On a exploité ses talents, ses maladies, ses amours et ses haines. Une fois mort, l'adoration dont il est l'objet s'estompera peu à peu comme pour Pelé et d'autres. A Naples, Maradona est un dieu car il a été la vie contre la mort, si chère à la mafia, la mafia qui a dû payer Maradona, comme elle paie des centres de désintoxication au bénéfice des drogués qu'elle produit !

– Maradona un dieu ? Voici un lieu commun facile à gober, dis-je pour résumer.

– La technologie moderne conserve l'image magique de celui qui trouve la faille et marque un but ; on la repasse sous tous les angles, au ralenti si nécessaire. Le propre du geste tient à son résultat éphémère, un geste plus instinctif que réfléchi, un geste, comme l'homme qui le produit... profondément humain. Quand il est arrivé à Maradona de tricher en marquant un but de la main, l'arbitre n'y voyant que du feu, la tricherie devient si humaine, qu'elle dépasse la morale ! La religion est tout le contraire. Contre l'éphémère du présent, elle promet l'éternité du futur ; elle en appelle à la réflexion non scientifique mais théologique ; elle est construction de l'esprit plus qu'un effet du corps. D'ailleurs toutes les religions tentent d'emprisonner les corps, que le sport veut libérer !

– Ici l'immédiat des médias, la dictature de l'urgence, le temps qui est de l'argent deviennent des lieux communs...

– Il n'y a pas de foot sans le partage du terrain entre deux camps. Les religions aussi s'affrontent, mais parce qu'elles veulent occuper tout le terrain. Aucune équipe sportive n'occupe tout le terrain, car elle a besoin de l'adversaire pour étaler sa force... ou sa faiblesse. Le foot est une compétition, pas une consolation. Le peuple se passionne pour une équipe à laquelle il s'apparente. Beaucoup de rencontres de foot ont pris et prennent des formes politiques jusqu'à provoquer des guerres. Et le politique, au plein sens du terme, est le contraire de la religion.

– Le foot, une religion, ça te semble donc un blasphème ! Pourquoi Manuel pouvait-il se tromper à ce point ?

– Lui qui était un grand blasphémateur avait cependant besoin de la communion des saints, besoin d'être avec la foule pour mieux être lui-même. Il en est resté à cette vision de la religion. Moi j'ai été un solitaire !

– Tous les deux vous avez voulu être AVEC le peuple, donc dans les stades ?

– A bien y regarder, le foot véhicule toutes les valeurs du capitalisme, des valeurs qui obligent les religions historiques à se recycler ou à disparaître. Se recycler en devenant des religions marchandises. Se recycler en devenant des religions concurrentes. Se recycler en devenant des religions éphémères même si elles s'appuient sur les textes sacrés. Manuel, sur ce point ne voulait pas nuancer.

– Une telle situation rallume l'envie de retourner vers les fondamentalismes religieux qui doivent nous écarter des péchés du stade, de la dévotion envers le présent, de la compétition, de l'éphémère, en bref de la vie. En même temps les fondamentalismes peuvent acheter un sport qui fera passer les fans, après un embrigadement étudié, des joies du stade, aux authentiques lieux de culte ?

– Très bien, cher Gregorio. Le capitalisme avançait sans horizon et en détruisant le passé. Il peut, avec la récupération du foot par le fondamentalisme, se donner les bases d'une épaisseur future. Le peuple doit donc se méfier : il peut aimer le spectacle sportif pour se sentir fort par la masse, mais doit se souvenir de plus en plus que l'anti-religion du sport marchandise peut prendre des habits sordides.

– Merci, Pepe, quel plaisir de t’écouter ! Mais je dois poursuivre mon travail ailleurs. Peut-être aurais-tu envie de rencontrer un visiteur de prison pour bavarder avec lui.

– Va Gregorio, et ne t’inquiète pas pour moi, j’ai toujours Manuel comme compagnon imaginaire !

*

En me plongeant dans L’homme de ma vie, vais-je découvrir un livre écrit du point de vue féminin ? Plus impatient que jamais, j’attends l’heure de ma mission peu ordinaire, je me passionne donc pour les riches péripéties, où Pepe joue à l’homme fatigué par son passé, autant que par son futur improbable.

Mon statut de fonctionnaire rend mon avenir tout tracé à l’avance. Je n’ai à me préoccuper ni de demain, ni d’après-demain, d’où ce lieu commun : les fonctionnaires vivent sans surprise ! Oui, mais grâce à un avenir assuré, nous profitons mieux du présent et du passé. Le présent s’appelle une compagne, et mon passé tient en entier dans le petit village de Port-Bou. Thème aussi d’une discussion avec Pepe.

– Oui, Gregorio, mon frère m’a donné malgré tout et peut-être malgré lui, le courage de vivre, me dit Pepe, quand je le rencontre le lendemain de la visite de sa fille. Il a fait de moi une fiction qui a servi à habiller ma modeste réalité.

– Et pourtant tu m’en as dit si peu de cette réalité !

– Tu es né où ? m’interroge Pepe comme si j’avais une extraordinaire révélation à lui faire.

– A Port Bou.

– Cher gardien préféré, le courage de vivre, ça serait pour toi de transformer ta naissance à Port-Bou en histoire d’une vie offerte à tous. Hugo disait quelque chose du genre : je change le je en tu. Comment devenir les autres, comment Port-Bou serait le monde ?

– J’aimerais tant te comprendre ; tu parles encore par énigmes ! Mais cependant tu as visé juste, j’ai Port-Bou dans le sang, je vais t’écrire quelque chose sur le sujet.

– Je veux bien lire ta page. Manuel a raconté la vie d’un frère, la vie d’un humain parmi les humains, la vie d’une déchéance physique et financière, il a tout raconté pour que la lucidité soit la lumière de nos matinées, les soirées gardant elles leur obscurité. Il savait qu’on n’élimine personne !

– Pepe, tu avais sans doute au moins ce point commun avec ton frère : le besoin de lucidité.

– Ce besoin était pour moi un impératif et pour lui une liberté.

– Pourquoi toute question simple engendre chez toi, une réponse compliquée ? Quand la lucidité devient-elle un impératif ?

– La lucidité c’était mon gagne-pain, le premier impératif de tous les impératifs ! Quand on devient détective on reçoit toujours des personnes qui veulent savoir la vérité, phase majeure vers la lucidité. Je n’ai rien contre les fonctionnaires mais la police, comme toi le gardien de prison, vous cherchez et vous surveillez des coupables au nom de l’Etat, tandis que moi j’ai toujours travaillé pour des personnes privées en quête de vérité. Mon frère Manuel a été un de mes clients clandestins permanent ! Inconsciemment, par lui je suis devenu détective !

– Et lui Manuel, pourquoi son besoin de lucidité ?

– Je vais te donner un exemple simple que tu vas aimer. Manuel, et je le salue pour ça, malgré toutes les crasses qu’il m’a faites, a toujours été un antifranquiste lucide. Aux dirigeants communistes de l’extérieur qui, quand il était jeune au début des années 60, lui disaient chaque année : « A la rentrée, Franco va tomber ! », il répondait : « Vous vous trompez, Franco est là pour rester ! » et immanquablement

il se faisait traiter de défaitiste ! Il n'y a rien de plus terrible pour un lutteur que cette accusation de défaitiste mais Manuel n'a jamais cédé : à la fois lucide et engagé ! Position difficile ! Sauf que la réalité lui a donné deux fois raison : Franco est mort dans son lit, et l'antifranquisme a gagné ensuite.

– Mais le besoin de lucidité peu conduire à l'inaction, voire au cynisme ?

– Ce qui, fatalement, m'est arrivé ! A quoi bon l'amour quand on pense aux drames de l'amour qui ne sont pas une vue de l'esprit ? A quoi bon les enfants quand ils deviennent un fardeau inévitable ? A quoi bon vivre si ce n'est pour se moquer de la vie ? J'aime la gastronomie car l'impératif de manger sera toujours là, et dans la société la gastronomie va s'imposer au fur et à mesure que le cynisme gagnera du terrain !

– Tu veux indiquer qu'il est préférable de garder des illusions de jeunesse pour vivre heureux le plus longtemps possible ?

– Quand on a vécu des décennies sous le franquisme, on use de la liberté avec mesure !

– J'en déduis que la lucidité a écarté Manuel de l'histoire d'un Tintin aussi immobile que son chien qui vit sans vieillir, sans manger et sans souci d'argent.

– Tu vois que tu comprends ! Franchement, tu connais un gardien de prison qui croise dans son travail des héros littéraires ?

– Pourquoi ton frère t'a-t-il laissé loin de Muriel ? Lui n'a pas été en manque d'amour, avec une épouse, un fils, puis un petit-fils qui a le même prénom que son fils, pendant que toi, tu es un paumé !

– Parfois j'ai senti qu'il retenait seulement de ma vie, ce qui l'aidait à vivre lui-même. A la pensée qu'il aurait pu devenir comme moi, il soupirait d'inquiétude puis se sentait heureux d'être ce qu'il était !

– En quoi il te ressemble, en plus de la lucidité ? ai-je ajouté.

– Dans ce que j'ai de meilleur ! Nous ne faisons pas la cuisine pour la frime mais très concrètement, et sur ce point, il existe parfois entre nous comme une émulation...

– En retrouvant Muriel, ta vie finira-t-elle par ressembler à celle du frère défunt ? Une émulation en matière de vie familiale va-t-elle devenir possible ?

J'ai vu subitement défiler dans son regard mélancolique des milliers d'ombres sombres l'obligeant à courber l'échine aussi j'ai tenté de le ramener au sourire qui débuta notre conversation, par une question sur sa fille étatsunienne qui, comme par miracle était venue le rencontrer au parloir, donc j'ai complété ma question :

– Muriel est-elle venue te voir par besoin de lucidité ?

– A ma grande surprise, elle vit seule sans enfants, et peut-être est-ce la raison qui l'a poussée à rencontrer son père dont elle a appris l'existence seulement au moment où sa mère, sur son lit de mort, lui a confié le secret de sa naissance ?

– Elle n'a connu que le règne de la liberté et les douleurs que cela implique, donc elle a décidé de venir te voir ?

– Ma déformation professionnelle m'incite à croire que quelqu'un l'a peut-être obligée à frapper à la porte de la prison. La liberté vient de toute façon bien après les obligations !

– D'où cette idée d'une liberté à user avec mesure ?

– Apprends bien ça, Gregorio, apprends-le si tu veux me réjouir, même si un gardien n'a aucun plaisir à offrir à son prisonnier : le besoin de liberté est devenu tel dans le monde qu'en son nom les forces dominantes nous imposent des dictatures, nouvelle génération !

– Je préfère quand tu me donnes des exemples !

– Quand tu entends : « Je porte le voile islamique au nom de ma liberté » pour justifier que dans la religion réside la source de ma liberté, alors on arrive au bord du gouffre d'autant que cette affirmation n'est que l'envers d'une autre : « Nous allons leur imposer la liberté par les armes. » Utiliser des armes devient un impératif pour les uns, et pour les autres... une liberté ! Quelle porte le voile, pourquoi pas, mais pas au nom de la liberté !

– Ah ! les mésusages de la liberté !

– Oui, je sais, ils sont la condition même de la liberté ! La faiblesse évidente de la liberté ! D'où le lien avec la lucidité !

– De quels moyens disposera-t-on quand on sortira du labyrinthe de la lucidité ? Sans réfléchié à la nature de la découverte, crier un jubilatoire «Euréka ! » ne conduit nulle part !

– Tu vois, Gregorio, tu peux devenir aussi confus que moi !

– Un exemple pour conclure : il ne suffisait pas de vouloir en finir avec Franco encore fallait-il réfléchir à l'usage de la victoire !

– Et si beaucoup n'y ont jamais réfléchi, Manuel savait où il allait ! Mais pour ça, il m'a fait payer la note au prix maximum ! A présent, seul le rêve reste permis ! En français, au mot seul, enlève le u et il reste sel : le sel de la vie s'appelle la solitude.

– Pepe, il n'est jamais trop tard ! Peut-être suis-je trop jeune pour savoir ? En attendant, juste une dernière question pour aujourd'hui : quel est d'après toi le plus grand service que tu as rendu à Manuel ?

– Réponse simple : il n'a eu le droit de sortir d'Espagne qu'en 1971, alors que je pouvais aller partout. J'ai ainsi pu lui envoyer des témoignages vivants de Grèce, de France et surtout des USA. A cause de la Grèce, nous avons commencé nos quêtes culinaires. Tu connais le tarama ?

– Le tarama de la cuisine mondialisé...

– Après la Grèce, j'ai mangé le plus exquis de tous, dans le quartier juif de Paris, juste avant de rentrer en Espagne pour la naissance de ma fille. Manuel était alors en prison, en 1962, où, s'évertuant à écrire une histoire du journalisme, il m'a demandé des articles d'un certain Tony Hillerman qui écrivait dans le Santa Fe New Mexican. J'ai pu les lui passer. J'ai seulement gardé le souvenir d'un des articles où Tony racontait une des choses les plus horribles à voir pour un humain raisonnable, l'exécution d'un condamné à mort en février 1956 ! Si je relisais aujourd'hui ce récit, peut-être pourrais-je mieux comprendre ce que je suis devenu ! L'homme s'appelait James Larry Upton et Tony Hillerman le vit mourir sur la chaise électrique dans cet Etat du Nouveau-Mexique peu habitué aux exécutions car catholique, dit-on.

– C'est l'écrivain dont je vous ai vu un jour, lire l'autobiographie ?

– Il préfère y évoquer le condamné Smallwood, une exécution postérieure. Parce que la chaise électrique avait été remplacée par la chambre à gaz ! Elle ne servira qu'une fois, quatre ans après, pour David Cooper Nelson.

– Il existe aussi catholiques et catholiques : Mussolini n'a pas osé imposer officiellement la peine de mort pour ne pas heurter le Vatican, et Franco a tout osé avec la peine de mort tout en conservant le soutien du même Vatican. Les journalistes de Santa Fe étaient invités à l'exécution pour que leurs récits dissuadent les criminels d'actions extrêmes, comme si les mots écrits avaient une valeur.

– Pourtant, Pepe, tu viens d'indiquer que l'article a peut-être changé ta vie !

– Pas l'article, mais l'idée qu'il pouvait servir à mon frère, lui-même en prison !

– Quelques années auparavant, tu as séjourné dans la même prison que Manuel, avant de partir pour Lérída.

– J'étais dans la galerie n°4 de la prison Modelo qui porte bien son nom. J'espère qu'on vous a expliqué, dans la formation de gardien, qu'au début du XXe siècle à

Barcelone comme ailleurs, l'humanisme marquant des points, l'enfermement ne pouvait plus permettre à la société de se venger de quelques coupables, mais devait servir à la réinsertion. Pas loin de la gare Sants, on a donc inauguré en 1904, cette œuvre modèle qui a achevé sa vie en 2014, pour laisser place à un autre modèle importé directement du pragmatisme des USA. Il n'y a plus de coupables, il n'y a que des malades.

— Réinsertion, mais comment, en 1904 ?

— Elle se mesurait par la place accordée à l'hygiène et l'éducation, les facteurs basiques de l'humanisme en question.

— Tu te souviens d'une anecdote quant à ton premier séjour carcéral ?

— Pour avoir crié « Ma patrie, c'est les Asturies » ou « La grève reprend dans les Asturies » des prisonniers politiques balayaient le couloir donnant sur ma cellule ouverte, car un des codétenus avait cru intelligent de chier dans les lavabos. Et en juin, avec la chaleur l'odeur devenait terrible. Le politique en question, tordant la bouche pour ne pas être entendu des gardiens, me glissa le mot secret : « Asturies » et j'ai pensé : « Pourvu que l'histoire soit celle que nous méritons. »

— Mais quelle histoire nous méritons, quelle histoire méritent ceux qui se battent pour la démocratie sociale ?

— La réponse est connue : dans les prisons, la télévision a remplacé l'éducation. L'histoire n'avance pas comme prévu. Comme tu sais, en 1962, je doutais déjà de l'optimisme ambiant qui voyait Franco éliminé du pouvoir, à la prochaine rentrée.

— Ceux qui se battent peuvent-ils envisager l'échec ? Envisager l'échec conduit à l'échec ?

— La classe dominante absorbe sans hésitation même ses adversaires les plus vindicatifs ! Pas tous, mais l'essentiel car ainsi elle gagne deux fois : elle se renforce... de l'affaiblissement de l'adversaire. Quand un révolutionnaire passe dans le camp opposé il provoque la naissance de trois groupes : ceux qui continuent de le soutenir et se tirent ainsi une balle dans le pied, ceux que la colère rend aveugles, ceux qui, dégoûtés, deviennent une part triste de la réalité. Aujourd'hui je dirais plutôt : « Pourvu que l'histoire ne soit pas la décadence de la révolution ». Et puis non ! voilà une phrase trop courte pour aller du présent au futur radieux ! L'expression plus juste est la suivante : « Pourvu que nous sachions mériter les défaites qui vont tomber sur l'histoire. » Peut-être le dernier espoir du prisonnier ?

— Tu étais en prison pour des raisons politiques ?

— J'y ai rencontré des prisonniers de droit commun dont Josep. J'ai attendu ensuite sa libération, et je garde sa photo sur moi, la seule photo qui me tienne à cœur.

— Avant de te laisser, Pepe, encore un mot, quelle différence optimiste existe entre le rêve et l'illusion ? dis-je tout en regardant la photo.

— L'illusion c'est croire, le rêve c'est boire. La triste théologie, contre la belle œnologie ! Je sais, à l'église, le curé se permet de boire une illusion – un vin blanc qui est supposé être du sang - mais il tue le rêve en même temps. Les rêves aussi sont traversés par la lutte des classes, ils ne sont pas que des rêves de paradis, l'enfer n'est jamais loin y compris dans le rêve. L'illusion, au contraire, ne conduit nulle part, ni au paradis, ni en enfer. Le meilleur des rêves est celui capable de tuer toutes les illusions ! Oui, autrefois, il en fallait des illusions car l'homme ne pouvait prétendre prendre le pouvoir sur sa vie. Aujourd'hui, l'écrasement de tels vestiges du passé est impératif pour notre dignité !

— Optimiste je disais...

— Tous nous avons une fissure dans le cœur. Pour des raisons sentimentales, familiales, culturelles, sociales, historiques. Une fissure définitive que l'on se cache

ou que l'on exhibe suivant le caractère. Les optimistes prétendent tourner la page, les pessimistes remettent le couvert ! Après quarante ans, les fissures ne se produisent plus car nous sommes tous blindés pour une simple raison : nous savons qu'il nous reste peu de temps à vivre avec cette douleur ! Chez Manuel, la prison a été ce tournant qui, en le poussant à écrire à cause de l'inactivité, l'a conduit dans un engrenage que tant d'autres ont exploité (directeurs de journaux, éditeurs et amis pour les préfaces). Pour moi, tout tient à un amour perdu.

[Josep, tout en écoutant n'a pu s'empêcher de s'exclamer : « Il avait ma photo sur lui, il avait gardé ma photo, sa seule photo... » et il se mit à pleurer.]

*

Je laisse Pepe à ses rêves culinaires et je pars poursuivre mon infini travail.

Le soir, je lis Milenio en commençant par la fin qui explique indirectement ma rencontre avec Pepe. Je lis et relis sans comprendre pourquoi il s'est jeté dans la gueule du loup ; les raisons fournies me paraissant peu convaincantes, mais peut-être que la lecture de l'ensemble me convaincra. Le lendemain, je lui pose la question à laquelle il répond par ces mots toujours énigmatiques à mes yeux :

— *Se jeter dans la gueule du loup ? A toi je peux t'en confier la raison majeure : je me suis senti coupable ! Non pas coupable de l'assassinat que je revendique, ça c'était normal, mais coupable du pire !*

— *Encore une fois, tu me désarçannes, Pepe.*

— *Pendant toutes mes années de travail avec Josep, j'ai reproduit envers lui ce que Manuel m'a imposé ! Je l'ai considéré comme un esclave ! Y-a-t-il pire au monde pour un homme que d'utiliser les services d'un esclave ?*

— *Tu n'es pas un peu dur avec toi-même ?*

— *Une fois, pour un Noël, je suis sorti de ma myopie quand Josep a refusé mon invitation surprise en me disant qu'il avait un rendez-vous ! Lui, dont je pensais qu'il n'avait pas de vie privée, voilà qu'il avait quelque chose de prévu ! J'étais tellement idiot que je l'ai suivi : il est allé retrouver un ancien copain de prison ! Peut-on être plus insupportable ? Du début à la fin, je l'ai traité comme un esclave, je te dis !*

— *Et si Manuel avait été lui-même l'esclave de quelqu'un, te poussant ainsi à avoir un esclave ?*

— *Le serpent qui se mord la queue, le fameux ouroboros que le sous-commandant Marcos a mis dans la tête de Manuel et par voie de conséquence dans la mienne.*

— *De qui Manuel a-t-il été l'esclave ?*

— *De ses éditeurs bien sûr, qui l'envoyaient sur tous les terrains du monde, car ils connaissaient sa soif insatiable d'écrire. Il a même été poussé à écrire l'autobiographie de Franco, son ennemi le plus intime !*

— *Tout d'un coup je comprends l'enchaînement des réalités. Manuel, toi, puis Josep, vous avez décidé de masquer une crainte, une peur énorme même, une frousse de tous les diables, en vous faisant à la fois maître et esclave. Par peur de subir la pire des dictatures, à savoir la dictature des sentiments, vous avez choisi la fuite !*

[La fuite, oui, la fuite, fuir ce que nous étions, voilà ce qui nous faisait vivre, lâche Josep malgré son effort pour s'interdire toute intervention.]

— *Attention, Gregorio, ne te laisse pas emporter par les mots ! La pire des dictatures est celle qu'on s'impose ! Quant aux sentiments qui vous tiennent, c'est une affaire privée. Les miens conduisent à la fuite. Manuel a toujours eu cette*

phrase ridicule à la bouche : « Oui, le mouvement se prouve par la fuite ». Une fuite révolutionnaire bien sûr, à ne pas confondre avec la fuite des irresponsables.

— Comme la Retirada en 1939 ? D'où ton père Evaristo, est revenu !

— Je n'avais pas pensé à ça. Je constate que tu vas finir par comprendre plus vite que moi !

*

Compte-tenu de mon seuil de productivité, que notre directeur des ressources inhumaines a toujours sous les yeux, nous cessons là notre conversation comme on laisse dans un plat, un morceau de foie gras. Je salue le vieux détenu en emportant avec moi un peu de fierté suite à son compliment.

Le soir, j'explique tout à Encarnación plongée, elle aussi, dans la vie romancée de Pepe et me reproche presque d'avoir la chance de côtoyer la réalité du personnage. Pour elle, sa constatation majeure tourne plus autour de la distance, que de la fuite. Sauf si la façon de fuir consiste à se tenir à distance de tout ! me dit-elle.

A distance de l'amour d'abord, à distance des autres, à distance des pouvoirs, à distance de la mort. Toute mise à distance conduit à l'ironie. J'avais déjà parlé de la question de l'ironie avec Pepe : pour une fois, je l'ai vu en colère, ai-je indiqué à ma compagne.

— Tu dis qu'il s'est mis en colère au mot ironie ? m'interroge-t-elle.

— Oui, il considère que son frère a surtout révélé son propre état d'esprit, mais pas le sien qui fut sans lien avec la moindre trace d'ironie ! Manuel lui a répété : « L'ironie est le replat nécessaire sur lequel s'arrête l'alpiniste résolu, et où, relativisant ce qu'il a gravi, il reprend des forces pour continuer d'être un alpiniste résolu. » et Pepe répond qu'il n'a jamais voulu être alpiniste.

— Pas ironique le bon Pepe ? Sarcastique ?

— Surtout fatigué ; il m'a dit, « j'ai surtout été fatigué toute ma vie, car fatigué de vivre ! Mon cœur s'est arrêté de battre autour de 1961-1962 et depuis je suis là à sous-vivre. »

— Sa distance prise avec l'amour ne serait qu'un chagrin jamais surmonté ? Sa distance prise avec le pouvoir ne serait que le dégoût ressenti après l'avoir touché de près ?

— Les éditeurs, m'a dit Pepe, n'auraient jamais admis comme héros un personnage écoeuré. Il fallait habiller tout ça d'un style, qu'ils disent, car la réalité a un style ? Dans écoeuré, il y a cœur, et l'ironie, version Manuel, c'était, pour les éditeurs, de mettre de la noblesse sur ce cœur ! Désenchanté, ça fait vendre ! Ecoeuré pas du tout !

— Mais alors, s'exclame ma femme, tu as mille fois raison quand tu écris : « Rien ne m'avait préparé à vous décrire la surprise lue sur le visage d'un vieux détenu de la prison Modelo quand je lui ai appris que sa fille l'attendait au parloir. » La visite de sa fille a été le seul événement possible de sa vie, le seul événement pouvant le rapprocher de l'amour, du pouvoir, de la respiration, le seul événement transformant sa sous-vie en survie !

La date fatidique, chaque jour plus proche, me paraissait à chaque instant plus énorme. Le 25 c'est demain !

Jeudi 11 et vendredi 12 novembre 2010

Pendant ma précédente lecture, plusieurs fois, Josep a voulu me couper la parole, surtout quand Pepe s'est reproché de l'avoir traité en esclave, mais je lui ai fait signe,... plus tard, plus tard... il a seulement glissé quelques mots.

A la fin de mon propos, il m'a rappelé qu'à la maison d'arrêt de Lérida où prisonniers de droits communs et politiques étaient mélangés, il a pour la première fois croisé Pepe, une prison où Manuel passera, peu de temps après, sans tenir compte des recommandations faites par son grand frère qui en savait déjà un bout sur la question pour avoir subi l'enfermement dès 1956 à la suite de minables graffitis. Manuel ne voulait rien devoir ni à son frère, ni à son père ! Pour sa mère ou sa tante et son oncle, c'était autre chose.

En cet endroit lugubre, Josep a été affublé d'un surnom en l'honneur d'une minuscule voiture qu'au début des années 50, les Français refourguèrent aux Espagnols tellement elle était ridicule. Pepe l'a défendu courageusement devant tous les prisonniers. Cette dette immense a été redoublée d'une suivante quand, à la sortie de prison, quelques années après, Pepe lui a donné un statut social en l'employant malgré ses incompétences. Pepe pouvait le traiter comme un esclave, lui, Josep, en était fier ! Tout jugement dans l'absolu, tout jugement en dehors de l'histoire, est nul même pour l'esclavage. L'esclavage n'est pas une ignominie en soi, Josep tient à en témoigner.

Puis, tout d'un coup, au moment du mariage de Josep, Manuel a décidé de cesser tout usage de ce surnom lamentable, d'un temps lui-même lamentable, pour le prénom et le nom inscrit sur l'acte d'état civil récent le liant à Carlina Lissieux : Josep Plegamans Betriu. Enfant, j'ai connu moi-même un menuisier qui s'appelait Betriu.

Pendant la lecture, Carlina, la tardive compagne de Josep (une universitaire trop peu belle), tout en nous écoutant de ses deux oreilles, en découvrant un passé jamais révélé de son mari, nous a apporté une nouvelle sorte de jus de fruits, un mélange melon-orange, pour se désaltérer avant de sortir.

Tout en le buvant, Josep nous a raconté l'enterrement de Pepe conforme à ses dernières volontés. Il tenait à ce qu'une chanson l'accompagne à sa dernière demeure. Pour copier Manuel qui avait souhaité que *L'Auvergnat* joue ce rôle ? Un peu, d'autant que sa chanson aussi était française : il avait donné deux possibilités au cas où nous n'obtiendrions pas une des deux chansons de Catherine Sauvage, *La Complainte des Infidèles* ou *Le Temps du Tango*. Ce fut le *Temps du Tango* que Pepe avait écouté à Paris en 1961 de la bouche même de la chanteuse, ce qui l'avait poussé à aller jusqu'au *Mikado* à Pigalle. Dancings, night-clubs, discothèques, boîtes de nuit, la vie était musique et déjà la chanson disait : « abuser de la nostalgie / c'est comme l'opium / ça intoxique ». Dans la chanson on apprend que cœur se dit corazon en espagnol ! Alors Carlina pose la question à Josep :

— Est-ce une chanson française que tu voudras pour ton enterrement ?

— Non, une chanson espagnole mais aussi internationale que tant d'autres : Gigliola Chinguetti quand elle chante *No tengo edad* qui devient en français *Je suis à toi* et *This Is my Prayer* (en anglais). En version originale *Non ho l'età !* Te voilà prévenue !

— Magnifique mélodie, mon amour, et je veux bien pour mon enterrement retenir la même en français ! Mais cessons ces tristes bavardages pour rejoindre la vie nocturne de notre ville !

Dehors, d'un sujet à l'autre, en continuant de parler sur le banc en bois du *zócalo*, nous avons commenté à nouveau le bal si agréable de dimanche soir.

Le comportement du public ressemblait à celui de partout. Les exploits de la musique vivante, celle du glorieux groupe de musiciens de la ville, n'ont peuplé la piste de danse que bien après leur premier morceau. Au début, deux couples seulement dansent : un très âgé pour qui la danse est sans doute la raison de vivre, et l'autre composé de deux femmes au style très différent. Le public restait assis sur des chaises en plastique blanc ressemblant aux chaises de partout. Des Mexicains ironiques disent que la danse consiste à faire debout, l'action que l'on est incapable de faire couché. Petit à petit, les curieux se sont lancés sur des rythmes à la fois cubains et colombiens, tous âges confondus, toutes les formes de pas possibles avec tous les déhanchements de saison. Carlina et Josep n'avaient eu aucune honte à entrer dans la danse, elle plus danseuse que jamais et lui plus amusé que quiconque. Avec Encarnación, nous avons hésité, tellement nous étions pris par le spectacle, mais notre heure est venue, d'autant qu'en dansant près des musiciens — un spectacle à eux seuls et en particulier celui qui jouait de cet instrument négligeable et pourtant clef, les maracas — on les observait mieux que de notre chaise sur le bord de la piste. La danse est un langage universel.

Aujourd'hui au son des haut-parleurs, nous avons retrouvé la courageuse action de la bibliothécaire qui pousse à la lecture. L'action, *Míul Xook — Leamos juntos* (lisons ensemble) —, nous semble volontariste car le public, tout comme la veille, ne se presse pas à écouter les lectures. Seule une classe d'un lycée, a rempli les chaises pour suivre les propos d'un conférencier. La belle bibliothèque très propre, est ouverte de 8 heures du matin à 8 heures du soir. Nous avons remarqué, pour les moments où nous avons suivi les lectures, que les lectrices ont joué le rôle majeur.

Le soir, à l'hôtel, une nouvelle lettre nous attend que nous avons traitée avec dédain : « Cher Gregorio, Valladolid ne te mérite pas. La prophétie Maya ».

Encarnación, plongée dans la lecture d'*Histoire de la Révolution mexicaine*, ne cesse de s'exciter. Une histoire plus forte que n'importe quelle fiction. Une histoire rocambolesque. Dès Barcelone, elle s'est passionnée pour ce jeune témoin que fut Jesús Silva Herzog, auteur de l'ouvrage en l'honneur du cinquantième anniversaire de la Révolution. Un article de Juan R. Menéndez Rodríguez, doté en titre d'une phrase de Victor Hugo « *Una Revolución es la larva de una civilización* »³, a relancé ma compagne vers le livre, car le débat fait rage ici.

Y a-t-il eu vraiment révolution ? De quelle nature ? En 1910 ou en 1916 ? L'auteur de cet article a choisi la glorification : « Notre constitution est la première constitution sociale du monde ». D'autres lui répondent : mais a-t-elle été appliquée en un siècle ? « Elle refuse aux cardinaux toute ingérence dans la vie publique. » Une laïcité incontestable ? Une révolution réalisée par la guerre qui enverra ensuite les militaires dans les casernes, d'où ils ne sortiront plus, alors que toute l'Amérique latine connaîtra tant et tant de dictatures des armées. Certains s'inquiètent d'ailleurs de voir cette année leur retour dans le défilé de la fête nationale, en guise de remerciements pour les services rendus contre le Crime organisé.

³ « La révolution est la larve d'une civilisation »

Quand Encarnación referme son livre, cette question me vient spontanément à la bouche :

— Qu'est-ce qui te rend si belle ?
— Qu'arrive-t-il à tes yeux ? Je ne les savais pas si subtils ?
— Ne te moque pas ! Je te regarde toujours avec les mêmes yeux d'amoureux...
— Et aujourd'hui ils me trouvent plus belle que d'habitude ? à cause du décolleté de ma nouvelle chemise de nuit ?

— Laisse le décolleté où il est et va plutôt te regarder dans la glace !
— La glace ne me dira rien que je ne sache ! ni sur mon nez trop gros ni sur ma bouche trop fine.

— La beauté n'a rien à voir avec une géométrie inamovible, elle tient plutôt à l'éphémère d'une joie s'échappant par tous les pores d'une peau...

— J'en conviens je me sens heureuse et à t'écouter j'ai bien envie de t'en transmettre une partie suivant le principe déjà établi : « *Ponme la mano aquí mon Gregorio* »

Je ne savais trop quel flux me traversait, ni vers où il me transportait mais mes mains répondirent à l'invitation et petit à petit, peau contre peau, nous avons fini par plonger dans les océans de l'amour, en silence, les poissons étant incapables de nous troubler. Puis au cœur d'une immobilité active une phrase m'est revenue

— Belle tu es, belle tu restes, belle je t'emporte
— Beau tu deviens, beau tu deviens, beau tu deviens.
Que de devenirs semblaient alors possibles !

*

Le lendemain, mercredi, nous avons visité l'autre bibliothèque sous la responsabilité de l'Etat du Yucatán, installée sur la place de la Candelaria peinte récemment en ocre presque rouge, un lieu dont nous apprendrons qu'il est le théâtre d'une des plus grandes fêtes de la région en l'honneur de la vierge du nom de la place, se déroulant entre le 22 janvier et 2 février. Une fête totale : païenne avec corridas, bals populaires, manèges etc. et à côté, la fête religieuse animée par les groupements d'enfants, de jeunes, d'hommes et femmes, de paysans et ouvriers, et de dévots. Suivant le principe de la séparation des Eglises et de l'Etat, la municipalité refuse tout soutien financier à cette manifestation.

De l'extérieur de la bibliothèque, qui constitue un mur de la place, le bâtiment apparaît immense, bien peint, mais à l'intérieur, trois salles seulement occupées par les livres, et pas de journaux ou revues à disposition. La bibliothécaire, cheveux sombres, robe stricte, pleine d'attention, est heureuse que des Espagnols viennent se promener en ce lieu, et nous offre un livre, de la collection produite par l'Etat en l'honneur du Centenaire de la Révolution, l'un traite du théâtre au Yucatán et l'autre répond à des questions atypiques.

Les livres des étagères sont plutôt anciens ; là, pas plus qu'ailleurs, nous ne comprendrons le type de rangement. Comme dans la précédente, internet est à disposition mais la bibliothèque elle-même n'est pas du tout informatisée. De toute façon, vu le peu de livres, ce travail ne semble pas indispensable. Parmi ce peu de livres, il est émouvant d'imaginer que des lecteurs ont pris en main l'inoubliable *Sostiene Pereira* de Tabucchi ou *Le Rouge et le Noir* de Stendhal ou ceux des autres Français présents : Anatole France, Proust, Giono, Simenon, Victor Hugo ou Bernard Clavel. Vous le voyez ma culture avance à grands pas ! J'arrête mon regard sur celui de Vazquez Montalban, *Quinteto de Buenos Aires*, un auteur moins présent que

Vargas Llosa, le tout nouveau Prix Nobel de littérature, dont je découvre *La señorita de Tacna*. La présence du livre de Manuel a-t-elle incité Pepe à s'installer dans la ville ? Non, il n'a pas mis les pieds dans cette bibliothèque mais Josep parle souvent avec regret de ce livre : au temps de l'enquête à Buenos Aires, il a commencé à penser à une vie nouvelle avec son amoureuse encore cachée à l'époque, la belle Carlina. Il était un peu fâché que Pepe ait refusé de bénéficier pour son voyage en Argentine, du grand connaisseur de tangos qu'il restera toujours. Combien en connaît-il par cœur ? Aujourd'hui qui va s'astreindre à apprendre une chanson par cœur ? Josep aimait tout particulièrement *La Cieguita*, la petite aveugle.

De retour au centre ville, tout en écoutant les lectures qui continuent, nous avons de nouveau occupé un banc face aux personnages présents sur la façade de la mairie, par d'immenses portraits affichés. Une seule femme, Josefa Ortiz. Tous les grands noms : Villa, Zapata, Obregon, Carranza, Juarez, Morelos, Guerrero et d'autres moins connus. A chaque nom est associé un mot : pour Josefa le mot *Egalité*, et pour Zapata, *Révolution*. Rien de plus juste.

A onze heures du soir, mûrs pour nous coucher, d'autant que le lendemain nous avons des billets pour prendre le bus à huit heures direction Chichén Itzá, nous gravissons à nouveau les belles marches de l'Hôtel San Clemente.

Pendant qu'Encarnación écrit quelques cartes postales, je reprends le dossier de Pepe pour me confronter enfin avec sa controverse, et je tombe sur un impressionnant portrait de plusieurs feuillets.

« Voici le portrait d'un Puissant sans âme, **La Barbie**, un des géants du Crime organisé arrêté voici peu dans une ville nommée Salazar (ça ne s'invente pas !). Les surnoms des chefs des cartels de la drogue sont toujours très parlants. Celui de **La Barbie** fait-il une référence humoristique à la fameuse poupée Barbie, ou rappelle-t-il un fasciste de la deuxième guerre mondiale ? Le fasciste de France n'ayant jamais eu la notoriété de la poupée, le surnom vient surtout des cheveux roux, du teint clair et des yeux bleus d'Edgar Valdez Villarreal (son vrai nom), un homme exemplaire, né en 1973 au Texas, à Laredo exactement, et qui est devenu l'homme le plus recherché après être passé par tous les cartels de la drogue (une prime de deux millions de dollars US pour qui renseignerait sérieusement la police). D'abord membre de celui du **Sinaloa**, avec les frères **Beltran**, il est passé ensuite par le **Cartel du Golfe** et son bras armé, **Los Zetas**, des anciens de l'armée. Avant de travailler pour son compte dans le clan **Beltran**, il a vu naître **La famille Michoacana**. Tout au long de ce parcours, **La Barbie** a pu vérifier les liens multiples entre le Crime organisé et les autorités du pays. Sa chute a débuté par le meurtre de son chef en décembre 2009. Arturo Beltran Leyva, dit **Le Barbas**, dirigeait le modeste clan, quand il est tombé sous les balles de l'armée. La succession s'est jouée entre le frère Hector, dit **Le H**, et **La Barbie**, ce dernier n'ayant d'autre appui que la faiblesse de son groupe de sicaires **Los Pelones**. Son arrestation était devenue sa dernière porte de sortie avec l'espoir d'une extradition aux USA pour bénéficier d'une prison plus sûre que celles du Mexique. Contre une réduction de peine, il vendra des secrets dont les autorités nord-américaines sauront se servir.

A un moment, voici quatre ans, il a poussé l'humour jusqu'à publier un article dans un journal de Monterrey pour demander à l'Etat de rétablir la loi et l'ordre dans le pays. Poursuivi par **Los Zetas**, il demandait la protection de la police sans « prétendre se faire passer pour une blanche colombe » disait-il. Champion dans l'utilisation des médias, il s'est modernisé en diffusant sur internet des cassettes où son groupe assassine en direct des hommes, sans doute membres d'un camp

adverse. Une méthode d'intimidation classique d'autant qu'avec les **Beltran**, il y avait le groupe de **Memo Ocaña Pradal**, un ami très ancien de Hector, lié à la chaîne de télé bien connue **Televisa** où il a dirigé une émission. Ce Memo joue dans la cour du spectacle à travers le monde. Une de ses maisons, devenue à la fois studio de télévision et prison pour sicaires, a été repérée dans le sud de Mexico City. Là fut filmée la telenovela **Cadenas de amargura**.

Avant d'être arrêté, **La Barbie** faisait la *Une* de la presse people et ses anniversaires donnaient lieu à d'immenses fêtes bien promotionnées (il arriva à un ambassadeur français d'y participer). En Espagne, cet homme « d'entreprise » monta **Time Productions SL** pour développer l'écotourisme. Sa femme, capturée par des Narcos en quête d'une rançon, a été relâchée dans une rue avec un message rappelant qu'eux respectent la famille : ils ne tuent ni femmes, ni enfants mais seulement des hommes. Bref, ce mafieux membre du Cartel Beltran est un prototype parfait de la narco-culture sans laquelle rien n'est compréhensible du phénomène « Crime organisé ». Un journal comme *La Réforme*, pour avoir publié un portrait précis de Memo, a ensuite été victime d'une campagne de lynchage de la part des maîtres de la télé comme Joaquin Lopez Doriga.

Cette face du personnage n'empêche aucunement l'autre, celle du joyeux drille, à la vie amoureuse mouvementée, aux autos luxueuses et à la fréquentation assidue des boîtes de nuit. Son arrestation est si louche qu'elle a donné lieu à des présentations contradictoires, la plus amusante tenant à une vérification d'identité sur la voie publique.

Quand on sait que le Crime organisé se présente comme la nouvelle insurrection du millénaire, qu'il affronte l'armée, la police, les USA, la classe politique et tous les pouvoirs en place, au nom du peuple en colère, comment répondre ? Comment s'étonner si une chaîne de télé comme *Televisa*, se sert de l'information sur le crime pour détourner les gens de l'information sociale ? Les néo-fascistes ont une âme très télégénique !»

Pourquoi ce portrait ? Je cherche à deviner, à suivre le fil, mais j'en reste là. Mon sommeil va-t-il se peupler de cauchemars ?

*

Ce matin, nous digérons l'incroyable découverte d'hier jeudi à Chichén Itzá, qui nous a empêchés de passer chez Josep comme nous l'avions prévu.

Nous tentons de mettre en ordre quelques idées après les *quesadillas* du petit-déjeuner. Nous rêvons déjà à l'organisation d'autres visites que nous réservons pour la fin du voyage, afin de profiter d'abord de la ville : celles du 16 à Ek Balam, du 17 à Mérida et du 19 novembre à Tulum pour y croiser la mer et des ruines peu communes puisqu'il s'agit de vestiges qui annoncent ouvertement la décadence d'une civilisation et qui fut aussi le lieu ultime de la révolte des castes de 1848 à 1908 !

L'après-midi à seize heures, après un passage par l'hôtel pour profiter de la piscine, réfléchir à la mission confiée par Pepe et lire la presse, nous retrouvons comme promis nos amis avec la tête pleine d'images, de sensations qui nous ont plongés dans l'ancienne civilisation maya.

Avant de reprendre le fil de la lecture de l'histoire de Pepe, Carlina qui nous attend avec un chocolat, désire un compte-rendu du voyage vers les ruines, et nous serions encore à en parler si la cloche de l'église proche ne nous avait incités à revenir à la

prison Modelo. Pour penser à Pepe, encore une promesse que je ne vais peut-être pas tenir : présenter la merveille des Itzaes !

Tout en dégustant notre boisson, Josep qui a une passion pour le cacao nous explique qu'en maya du Yucatán, on disait *cacan*, en chol on disait *cucue*, et en pokomchi *quicou*. Comme toute langue, le maya est un tronc à diverses branches, ainsi, le chol du Chiapas et du Tabasco a ses propres dialectes : chontal et chorti. De plus, tout le Chiapas ne parle pas chol, les habitants usant plutôt du tzeltal etc. Le pokomchi vient du Guatemala. En retenant le terme cacao, les Espagnols ont repris un terme « aztèque », en fait nahuatl, terme qui va devenir international dès les années 1600. Les amandes de cacao servaient de monnaie (une parmi d'autres), du Mexique jusqu'au Nicaragua, et ainsi, avec quarante d'entre elles tu pouvais obtenir un lapin. Il était impossible de thésauriser vu la durée de vie de l'amande mais il était possible de la falsifier en remplissant adroitement d'argile la « coque » de la dite amande.

